

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1793.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Mercredi 13 octobre 1915.

•EXCELSIOR•

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^e ou du 16 de chaque mois)

France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.

Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élégances

Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. (NAPOLEON).

Adresser toute la correspōdance
à L'ADMINISTRATEUR de l'Excelsior
88, avenue des Champs-Elysées, PARIS
Téléph. 1, WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique EXCEL - PARIS

LES FIANÇAILLES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AMÉRICAINE



M. Wilson (1), président de la république américaine, épousera dans quelques semaines Mme Norman Galt of Washington (2). Il a été photographié ici aux côtés de sa fiancée, alors qu'ils assistaient à un match de baseball. Malgré les grands soucis de l'heure présente, le président sait concilier les immenses devoirs que lui impose ses fonctions, ceux, plus souriants, que lui créent ses fiançailles, et, aussi, son goût, bien américain, pour les beaux sports.

ÉGALITÉ DE SALAIRES

« La formule : « A travail égal, salaire égal » devrait être admise et appliquée sans hésitation chez les peuples qui honorent le Droit et la Justice au point de leur sacrifier des millions de soldats. Et les femmes réclament justice, elles réclament leur droit quand elles veulent recevoir le prix de leur labeur en considération du produit et non pas en considération de leur sexe. »

Ainsi s'exprime, dans le *Journal*, Urbain Gohier, qui désire pour les femmes un sort meilleur, qui s'élève contre l'exploitation systématique de certaines classes de travailleuses maintenues dans un véritable esclavage.

Il est certain que le problème qui préoccupait tant d'esprits avant la déclaration de la guerre prend aujourd'hui un caractère d'urgence absolue. La main-d'œuvre féminine va devenir chaque jour plus nombreuse et il est nécessaire qu'elle possède une législation régulière et juste. En fait, certaines industries ont déjà tranché la question en donnant aux femmes des salaires contre lesquels il n'y a pas lieu de s'élever. Dans plusieurs fabriques d'obus, elles sont payées entre 9 et 10 francs, et leurs journées sont d'une durée normale.

Mais ce contre quoi on ne saurait trop s'élever, c'est contre la véritable exploitation qui, invoquant la nécessité de produire à bon marché, amène un abaissement effroyable du salaire de la femme.

Mme Séverine nous a entretenus souvent, dans de remarquables conférences, de cette insuffisance de salaires qui a une si terrible répercussion sur la santé des mères, des enfants.

Elle nous a dit le danger couru par les femmes qui acceptent des entrepreneuses des sommes minimales, afin de fournir un travail à domicile dont le bénéfice va aux intermédiaires.

Plus d'une fois on a étudié la manière de remédier au mal. La loi sur le minimum de salaire votée cet hiver au Sénat amènera certainement une amélioration. Mais la guerre apportera probablement une solution radicale en faisant appel à toutes les femmes pour remplacer les hommes tombés à la guerre. En effet, on ne pourra plus offrir de salaires de famine lorsqu'il y aura de l'ouvrage pour toutes. L'offre ne dépassera plus la demande.

Mais il importe, dès aujourd'hui, d'arracher de tous les esprits cette idée que le travail de la femme, égal et parfois supérieur à celui de l'homme, peut arbitrairement être moins rémunéré.

Dans les milieux ouvriers, d'ailleurs, les hommes ne sont pas antiféministes par théorie ; ils reprochent aux femmes d'être des concurrentes déloyales *parce qu'elles acceptent des salaires inférieurs*.

Trop longtemps on a maintenu la travailleuse sous un joug de fer. Parce qu'elle ne pouvait pas être remplacée lorsqu'il s'agissait du travail délicat de l'aiguille, on a avili la rémunération de ce travail. Aujourd'hui, on s'aperçoit qu'elle est apte à toute autre besogne. Elle n'acceptera plus ces piles de blouses, de lingerie, de confections de toutes sortes dont la façon lui était payée dix et quinze centimes pièce, auxquelles il fallait travailler dix et douze heures par jour pour gagner parfois de 1 fr. 25 à 1 fr. 50.

Certes, nous pouvons espérer entrevoir bientôt une ère nouvelle ; mais il faut préparer cet avenir meilleur. Une évolution est le résultat de bien des initiatives ; c'est pourquoi des articles comme ceux du *Journal*, premiers appels en faveur de ces femmes qui se sont mises si courageusement à l'œuvre, sont des actes de justice. Il ne faut pas oublier que si la France, malgré l'invasion, malgré des difficultés de toutes sortes, continue son œuvre de vie, c'est à la main-d'œuvre féminine qu'on le doit.

Valentine Thomson.

M. WILSON ATTAQUE les Germano-Américains

NEW-YORK. — Pour la première fois, M. Wilson a attaqué les Allemands qui sont venus s'établir en Amérique ; il l'a fait sans les désigner nettement, en déclarant que dans un avenir très prochain il sera nécessaire de questionner sur leur loyalisme les candidats aux positions officielles.

L'activité dans les Flandres

LONDRES. — On mande de Rotterdam aux *Daily News* que, hier, dans l'après-midi et dans la soirée, un tir violent d'artillerie a été entendu à Oostburg.

Les aviateurs alliés viennent fréquemment près de la frontière hollandaise, ce qui démontre que l'activité reprend sur le front occidental.

En attendant... SIMPLE AVEU

Une lectrice d'*Excelsior*, qui n'est pas tout à fait une inconnue pour moi, m'envoie copie de quelques lignes que j'avais, paraît-il, inscrites sur son album, une petite année avant la guerre, après avoir assisté aux représentations que notre Opéra venait de donner du *Parsifal* de Wagner :

L'Amour est l'inanité d'une irresponsabilité, qui, passant par une germanité qui se figure elle-même chrétianité, produit l'insanité : ce que *Parsifal* a certainement l'intention de démontrer.

Je n'avais pas oublié cette lectrice, mais j'avais parfaitement oublié son album. Cependant, je ne me cacherai pas que cette phrase, écrite avant la guerre, c'est-à-dire à un moment où il fallait peut-être un certain courage pour la signer, est aujourd'hui l'expression de mes sentiments les plus intimes. *Parsifal* est une abominable, absurde et sacrilège parodie d'un des plus grands chefs-d'œuvre musicaux, du plus grand chef-d'œuvre musical peut-être qui soit au monde, et qui s'appelle la grande messe de nos cathédrales : une parodie abominable, absurde et sacrilège — et une imitation ratée. Wagner, dans *Parsifal*, a voulu être chrétien, mystique, catholique, c'est bien possible : il n'a été que sadique, sans omettre, à son habitude, d'être déplorablement amphigourique et vide. Et cela n'est pas étonnant, si l'esprit german est condamné dans son essence, comme il n'apparaît que trop, à ne jamais rien comprendre du catholicisme, qui n'a jamais pénétré sérieusement ses traditions, n'y a jamais jeté des racines profondes.

Je n'ignore pas que les wagnériens — car il en reste encore pas mal en France, les uns avoués, les autres honteux — vont me traiter d'idiot. C'est un argument très simple et qui ne m'émeut guère, parce que, à cet argument, il n'y a qu'à répondre : « Vous en êtes un autre » et tout est dit.

Si la guerre peut nous débarrasser, non pas précisément de Wagner, qui exerce chez nous, à un moment donné, une influence utile, telle que celle que peut exercer un professeur très savant, très embêtant, et avec de belles parties de génie — on voit que je ne cache rien — mais de ses œuvres, qui n'auraient jamais dû quitter les concerts, j'estime ingénument qu'il faudra s'en applaudir.

Pierre Mille.

Le choléra à Kiel

COPENHAGUE. — L'*Ekstrabladet* déclare que des voyageurs arrivant de Kiel annoncent que plusieurs cas de choléra sont signalés dans le port et que la ville est partiellement isolée.

Aujourd'hui :

Le passage du Danube est encore disputé, par JEAN VILLARS, page 3.

France, Angleterre et Russie sont d'accord pour porter secours au peuple serbe, page 3.

Les femmes anglaises et la guerre, page 6 (photo).

Sous le casque des preux, page 7 (photo).

La situation politique, page 8.

Après l'héroïque résistance de Belgrade, page 12 (photo).

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LE NOUVEL ALLIÉ DU GUILLAUME

Numéro : Turin.

Echos

HEURES INOUBLIABLES

13 OCTOBRE 1914. — Si les Allemands occupent Lille, ils perdent du terrain entre Albert et Arras, à Berry-au-Bac et en Argonne. Bruges tombe aux mains de l'ennemi : le gouvernement belge quitte Ostende sur les navires alliés et va s'installer au Havre, qui, provisoirement, devient son siège officiel. Le roi et la reine, pourtant, restent au milieu des troupes belges. Ypres est occupée par les Alliés. Un corps de 18.000 Autrichiens est mis en déroute par les Serbes et les Monténégrins en Bosnie, au nord de Sarajevo.

Collaborations.

La guerre ayant inspiré à ce garçon très riche, mais nullement préparé à l'art théâtral, une pièce en cinq actes, il écrit à un auteur connu pour lui demander d'appuyer son œuvre près du directeur d'une scène boulevardière. Il prévenait le « cher maître » qu'en échange de son coup d'épaule, il lui abandonnerait tous les bénéfices.

L'écrivain répond vertement, avant-hier qu'il n'avait pas « l'habitude d'atteler un cheval et un âne à la même voiture ». Le richissime amateur empêche la leçon, mais, pour avoir le dernier mot, envoie le soir même un petit bleu à l'auteur dramatique, petit bleu ainsi conçu :

« Monsieur, bien reçu votre réponse à mon offre, que, naturellement, vous aviez parfaitement le droit de refuser. Mais je vous prie à l'avenir de ne plus me comparer à un cheval. »

Tricot... Tricot.

Les premiers froids approchent... Les Parisiennes se remettent à tricoter pour les soldats. Cette œuvre féminine s'organise avec plus d'entrain encore que l'hiver précédent ; la « gentillesse française », qui a eu le temps de se ressaisir, y mêle une pointe de grâce et même de gaieté. Ainsi, on tricote dans les thés. Le thé tricot remplace le thé tango. Et les petites filles, aussi zélées que les mamans, commencent à chanter de jolies rondes pour accompagner le bruit des aiguilles. *Giroflé... Giroflé* est remplacé par *Tricot... Tricot* :

Petit' fille bien sage,
Tricot... tricot...
Mets-toi vite à l'ouvrage !
T'aimera le soldat !
Ne suce plus ton pouce,
Tricot... tricot...
Dévide taine douce !
T'aimera le soldat !

Evocation.

Une date curieuse, le 14 octobre 1853 : « A la requelle du sultan de Turquie, les flottes anglaise et française franchissent les Dardanelles. »

Les temps sont bien changés.

En buvant du lait.

Peu de jours avant qu'il ne quitte le front pour rentrer en Angleterre continuer ses études, le prince de Galles, toujours très familier avec les paysans de France, entra dans une ferme avec quelques officiers et but un verre de lait. Il est tout jeune et frais comme une jeune fille. La fermière, sans savoir à qui elle parlait, s'étonna de voir un soldat si juvénile et lui demanda son âge :

— J'ai vingt et un ans, dit le prince.
Et la fermière, pour marquer qu'elle n'attendait pas cette réponse :

— Ah ! j'aurais point cru ! Qué biau gosse !

Les leçons de l'histoire.

La *Revue archéologique*, dans quelques semaines, va publier un article dont l'auteur est l'un des héros de l'Yser, et qui, officier général, est aujourd'hui dans les tranchées, en Artois. Très connu par d'importants ouvrages sur l'art militaire, l'écrivain est, en outre, un helléniste des plus distingués. L'article dont il s'agit est... une étude sur la *Bataille de Platée* (479 avant notre ère). Cette étude a été conçue entre deux périodes de combats et les épreuves ont été corrigées sous le feu. Les Allemands auront beau se targuer de leur kultur. On ne peut pas croire qu'il y ait dans leurs rangs un homme qui, comme le tacticien dont nous tairons le nom, sache aussi noblement, sous la lueur des obus, rectifier une virgule, signaler une faute d'impression, en un travail où le savant, le lettré et le soldat, sur un thème si typique, s'appliquent à déduire les grandes leçons de l'histoire.

Clown.

Toujours stimulés par le désir d'épurer (?) leur langue, les Allemands viennent de proscrire du programme des music-halls le mot anglais clown. On dira maintenant *spassmacher*, « faire » de plaisanteries. Mais les Alliés n'adopteront pas le nouveau vocable pour désigner le fils ainé de Guillaume II. Spassmacherprinz ne fera jamais aussi bien que clown-prinz.

La parenté consolatrice.

Un soldat, hélas ! amputé des deux bras, entend près de lui déplorer sa sévère infortune. Mais il est de la race qui sait d'autant sourire au malheur qu'il fut immense et sans recours.

— Ne vous faites pas de peine pour cela. Ce n'est rien, mes amis ! crée-t-il. Même ces sortes d'accidents ont leurs compensations. Il n'est pas donné à tout le monde d'être le petit cousin de la Vénus de Milo.

Le VEILLEUR.

LE PASSAGE DU DANUBE est encore disputé

La Bulgarie n'attend pas

C'est jeudi dernier que des dépêches d'origine allemande annonçaient comme un fait acquis le passage du Danube, de la Save et de la Drina. Depuis lors, les combats continuent de se dérouler sur les rives de ces trois fleuves, et si en quelques points l'ennemi a réussi à prendre pied sur le territoire serbe, en aucun il ne s'est encore établi assez solidement pour pouvoir amener le gros de son armée et poursuivre sa marche. L'attaque s'est produite simultanément sur toute l'étendue de ce front, afin d'amener les Serbes à disséminer leurs forces. Il faut considérer aussi que la Serbie est un pays montagneux, coupé de vallées parallèles que parcourt, du sud au nord, les affluents du Danube et de la Save. Ces vallées, et surtout la plus large d'entre elles, qui est celle de la Morava, seront les routes de l'invasion. Mais pour s'y trouver en sécurité, il faut tenir les crêtes qui les dominent. L'effort de l'ennemi doit se multiplier en conséquence. C'est ainsi que pour occuper la vallée de la Morava, il lui a fallu d'abord s'emparer de celle de la Mlava, qui est à l'est, et des hauteurs qui les séparent, entre Doubravitz et Kostolatz. Mais pour tenir la Mlava, la première condition était de prendre pied sur la presqu'île de Ram, qui commande cette vallée au nord-est, et tel fut, en effet, le début de l'opération. Aussi longtemps que la progression des Austro-Allemands sera enrayée sur cette presqu'île, ils ne pourront s'aventurer plus loin sur la Mlava, ni, par suite, sur la Morava. Les hauteurs situées au sud de Belgrade ont un rôle analogue sur la gauche de cette dernière vallée, et on sait que la lutte pour la possession de ces hauteurs dure toujours. Plus haut encore, à Zabrez, sur la Save, s'ouvre la vallée de la Kolabara, qui couvre Belgrade au sud-ouest; c'est en cette vallée que l'armée de Potiorek subit, en décembre dernier, sa défaite mémorable. Dans les trois régions de Ram, de Belgrade et de Zabrez, le cours du fleuve décrit une courbe rentrante par rapport aux positions de l'ennemi, ce qui lui donne la faculté d'investir la presqu'île comprise dans cette courbe. C'est du côté de Zabrez que l'opération paraît avoir le plus mal réussi; c'est un corps austro-chien qui l'avait tentée.

Les Bulgares n'ont pas attendu que les armées austro-allemandes aient poussé plus avant pour se jeter dans la bataille, selon un plan sans doute concerté d'avance. La région où leur attaque s'est produite se trouve dans le cours moyen du Timok, et leur but paraît être de se rendre maîtres de cette vallée pour la remonter par une offensive plus étendue. — Jean Villars.

L'offensive austro-allemande contenue

NICH (Officiel). — Situation sur le théâtre de la guerre pendant la journée du 9 et la nuit du 9 au 10 octobre :

Sur le front du Danube, des combats acharnés se sont livrés sur les positions d'Anatème, au sud de Kam, où nos troupes ont repoussé toutes les attaques de l'ennemi.

Sur la partie du front comprise entre la Mlava et la Morava, nos troupes ont passé à l'offensive et ont rejeté l'ennemi sur la rive même du Danube.

Elles ont pris quatre obusiers et quatre mitrailleuses. Devant l'impossibilité d'emporter ces pièces, nous les avons démontées à l'exception d'une mitrailleuse que nous avons rapportée.

Sur la partie du front s'étendant entre Smederevo et Godomins, l'ennemi a été empêché de continuer le passage du fleuve; un détachement enemis, qui avait traversé vers la ville même de Smederevo, a été en partie anéanti; le reste, en s'enfuyant, s'est noyé.

A Belgrade, après une forte préparation d'artillerie, l'ennemi a tenté de prendre d'assaut le Grand-Vratchar et Dedigné. L'assaut de l'adversaire contre le Grand-Vratchar s'est brisé devant la résistance de nos braves troupes, qui ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes.

L'adversaire a réussi à prendre Dedigné, mais les nôtres l'en ont rejeté en lui infligeant de grosses pertes.

Sur le front de la Save l'ennemi a tenté de nouveau de s'emparer de nos positions vers Zabrezié et Krtmska; mais les nôtres ont fait échouer toutes tentatives.

Nous avons également rejeté des attaques ennemis à Matchra, vers Obrenovatz, et à Bitwa.

Sur le front de la Drina plusieurs détachements ennemis, qui ont franchi la rivière sur le front Tsrla-Betra-Badovintze, ont tenté sans succès de s'avancer. Nos troupes ont conservé leurs positions.

EXCELSIOR LA QUESTION BALKANIQUE DEVANT LA CHAMBRE

FRANCE, ANGLETERRE ET RUSSIE SONT D'ACCORD pour porter secours au peuple serbe

DÉCLARATIONS DE M. VIVIANI

Le discours du président du Conseil est sobre et net. Il définit la politique balkanique des Alliés et précise quelle place ce conflit oriental tient dans les préoccupations générales de l'Entente. Nous devons y voir une périple de cette lutte tragique contre l'agression allemande, que M. Delcassé a prévue et tenté de prévenir depuis longtemps.

L'union de tous les Balkaniques, telle que des diplomates confiants l'ont souhaitée jusqu'à ces derniers jours, n'est plus qu'un rêve, que la malveillance bulgare a dissipé. Un autre statut fait loi désormais : celui du traité de Bucarest de 1913, par lequel la Roumanie, la Serbie et la Grèce ont imposé aux Bulgares l'amende territoriale due pour leur félonie. Les puissances de l'Entente déclarent que les pourparlers engagés naguère avec la Bulgarie sont clos, que toutes les concessions un instant proposées sont caduques. Lié aux Turcs et aux Austro-Allemands, le tsar Ferdinand s'est rangé parmi nos ennemis.

L'action germano-turque vise, dans le Levant de l'Europe, la vaillante Serbie; à cette associée de la première heure, l'Entente doit un concours énergique. Nos adversaires, espérant obtenir sur ce front sud-oriental une décision qui leur échappe en France et en Pologne, nous devons les arrêter aussi de côté; notre résistance s'ordonnera autour de la Serbie, dès maintenant attaquée. Le débarquement à Salonique est conforme aux clauses du traité de Bucarest qui, décidément, domine toute la situation balkanique; cette convention n'autorise-t-elle pas les Serbes à s'appuyer sur le port de Salonique pour se défendre en cas d'agression? Laissons nos ennemis, menteurs à leur ordinaire, parler d'une violation de la neutralité grecque par les Franco-Anglais, comme pour excuser celle de la Belgique par l'Allemagne!

Les Alliés, M. Viviani y a insisté, entendent assurer le respect du traité de Bucarest au profit de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce; il y a là le principe d'une solidarité qui n'a probablement pas encore montré tous ses effets. Cet accord de principe souligne l'accord de fait acquis entre les Alliés, dont l'harmonie est complète; la Russie va envoyer des troupes coopérer avec celles de la France et de l'Angleterre; en un autre passage, M. Viviani a relevé qu'un même esprit anime les quatre puissances de l'Entente et oriente leur politique. Les moyens d'exécution ont été réglés « conformément à l'avis des autorités militaires »; c'était naturel, car la tâche principale demeurera, pour nous Français, sur notre propre sol. L'heure est probablement la plus grave que nous ayons vécue depuis le début des hostilités; le moment serait mal choisi d'oublier que, pour résoudre les crises, rien ne vaut la continuité des directions.

Louis Bacqué.

M. Viviani expose à la Chambre la situation diplomatique

Contrairement à l'attente générale — on croyait, en effet, que Chambre et Sénat auraient ensemble, jeudi, la primeur des déclarations gouvernementales sur la situation diplomatique — le président du Conseil a demandé la parole hier, au début de la séance, pour s'expliquer sans ambages sur nos relations avec les différents Etats balkaniques.

Au premier rang de la tribune diplomatique, dont pas une seule place n'était inoccupée, M. Tittoni et M. Isvolsky étaient assis l'un à côté de l'autre. Dans les galeries publiques se pressait une nombreuse assistance. Tous les ministres, à l'exception de M. Delcassé, siégeaient au banc du gouvernement,

affirmant, par leur présence, leur complet accord avec le président du Conseil.

Aussitôt après la formalité de la lecture du procès-verbal de la précédente séance, M. Vi-

viani est monté à la tribune, où il a prononcé le discours que nous reproduisons ici *in extenso*:

Messieurs,

Le gouvernement de la République vous apporte, ainsi qu'il l'avait promis, les déclarations sur la situation diplomatique. Il a eu la volonté de les rendre publiques, parce qu'en ces graves conjonctures le pays doit être informé; il a la volonté de les faire claires et brèves.

La question balkanique s'est posée dès le début de la guerre avant même qu'elle ne se soit imposée à l'attention du monde. Le traité de Bucarest avait laissé derrière lui, en Bulgarie, des rançunes profondes: ni le roi, ni le peuple bulgares ne se résignaient à perdre le fruit de leurs efforts et de leurs sacrifices et à porter la peine de la guerre injustifiée qu'ils avaient faite à leurs anciens alliés.

Les gouvernements alliés ont, dès le premier jour, envisagé les dangers d'une telle situation et cherché les moyens d'y parer; l'orientation de leur politique a procédé de cet esprit de justice et de générosité qui, sous des formes diverses, distingue aussi bien l'Angleterre, la Russie et l'Italie que la France; nous avons tenté de refaire l'union des peuples balkaniques, d'accord avec eux, en réalisant à leur profit leurs principales aspirations nationales; l'équilibre ainsi obtenu par les sacrifices mutuels librement consentis par chacun aurait été le meilleur gage de la paix future.

Les exigences de la Bulgarie

Malgré les efforts les plus persévérauts pour lesquels la Roumanie, la Grèce et la Serbie nous ont maintes reprises prêté leur concours, nous n'avons pu obtenir la collaboration sincère du gouvernement bulgare. La difficulté essentielle des négociations résidait à Sofia, la Bulgarie élévant des revendications sur ses quatre frontières et aux dépens de ses quatre voisins; mais nous avions lieu d'espérer que la Roumanie, la Grèce et la Serbie, auxquelles de magnifiques perspectives étaient par ailleurs ouvertes, consentiraient en définitive les sacrifices en échange desquels elles devaient obtenir de si larges compensations: quant à la Turquie, dont le gouvernement s'était jeté dans les bras de l'Allemagne, nous n'avions plus de ménagements à garder avec elle.

Nos efforts du côté roumain ne sont pas restés sans succès: la Roumanie, dont la population a manifesté maintes fois ses sympathies françaises, ne se montrait pas moins favorable à la reconstitution de l'entente balkanique. L'état de demi-mobilisation dans lequel elle tient ses troupes lui permet de repousser une agression éventuelle, de se défendre contre toute pression allemande et d'observer avec la plus grande attention les événements sur ses frontières, tant austro-bulgare que bulgare. La Roumanie sait d'ailleurs que seule la victoire de la Quadruple-Entente peut assurer son indépendance et donner satisfaction à ses aspirations nationales.

Dans leur désir bienveillant de donner au peuple bulgare les satisfactions auxquelles il aspirait devant tout, les puissances de la Quadruple-Entente n'hésitèrent pas à demander à la vaillante Serbie de lourdes concessions. Malgré la cruauté du sacrifice, désireux de prouver sa reconnaissance et son attachement aux Alliés qui combattaient pour leur indépendance commune, le peuple serbe fit sur lui-même ce terrible effort et se résigna en songeant aux compensations que la victoire de l'Entente lui ménageait d'autre part. L'attitude équivoque du gouvernement bulgare a conduit le gouvernement hellénique à maintenir une politique d'expectative.

A nos diverses propositions, le gouvernement bulgare répondait tardivement, d'une manière dilatoire, demandant des précisions nouvelles et poussant en même temps les négociations parallèles avec nos ennemis. Enfin, à l'heure même où la Quadruple-Entente lui faisait connaître les lourdes concessions consenties par la Serbie, le roi Ferdinand signait un accord avec la Turquie et s'engageait définitivement avec l'Allemagne. A notre question amicale sur ses intentions répondait la mobilisation bulgare à laquelle les concer-



M. DELCASSE



M. VIVIANI

(Phot. Henri Manuel.)

trations de troupes austro-allemandes sur le Danube donnaient tout son sens contre la Serbie. En présence de cette attitude, nous avons immédiatement déclaré nuls, non avenus et définitivement caduques les avantages et garanties que nous nous étions déclarés prêts à offrir à la Bulgarie, et nous avons repris avec les autres Etats balkaniques notre liberté d'action vis-à-vis d'elle.

L'héroïsme de la Serbie

De son côté, la Serbie héroïque, dont trois guerres successives et glorieuses n'ont pas réussi à diminuer le courage (Vifs applaudissements), se préparait en silence à répondre sur deux fronts aux attaques concertées entre Berlin, Vienne et Sofia.

Au point de vue moral, au point de vue des conséquences militaires, nous ne pouvions accepter l'isolement de la Serbie, la rupture de nos communications avec nos alliés et nos amis. Notre action doit être énergique pour répondre à l'effort de nos ennemis qui, dominés sur le front occidental, arrêtés sur le front oriental, essayent d'obtenir sur un front nouveau, avec l'aide de la Bulgarie, un succès impossible désormais à conquérir en France ou en Russie.

Pour secourir les Serbes, nous devons passer par Salonique, et dès les premiers jours de la mobilisation bulgare nous avons engagé à cet effet des négociations avec le président du Conseil à Athènes. Ces négociations étaient d'autant plus naturelles que le traité défensif conclu entre la Serbie et la Grèce, à l'issue de la seconde guerre balkanique, vise une agression de la Bulgarie.

On a dit que nous violions la neutralité de la Grèce et l'on a même osé comparer notre action à celle de l'Allemagne violant la neutralité de la Belgique, parjurant sa signature et mettant à feu et à sang ce noble pays. Les conditions dans lesquelles nous sommes allés à Salonique, les conditions dans lesquelles nous avons débarqué, l'accueil que nous avons reçu, suffisent à démontrer l'inanité de ces accusations.

L'accord des Alliés

Cette action énergique, la Grande-Bretagne et la France, d'accord avec les Alliés, l'ont entreprise. Elles en ont pesé les difficultés. A ne considérer que notre devoir propre, il est double en ces jours difficiles : notre principale préoccupation, celle qui domine tous les problèmes, c'est la défense de notre front, la libération du territoire, les énergiques efforts auxquels nous devrons la victoire sur notre sol, certes, avec l'appui valeureux de nos héroïques alliés, par nos forces, nos sacrifices, notre sang. Aucun gouvernement n'aurait pu envisager autrement ce devoir qui est tragique, mais qui est simple.

Mais sans affaiblir notre front, nous avons le devoir de remplir la mission que nous imposent notre intérêt et notre honneur. Nous sommes en plein accord avec le général en chef de nos armées en France. (Murmures.) L'entente entre le gouvernement britannique et le gouvernement de la République est complète et je ne puis mieux l'exprimer que sous la forme suivante : dès maintenant, la France et l'Angleterre, d'accord avec leurs alliés, se sont pleinement entendues pour porter secours à la Serbie qui nous a demandé notre aide et assurer au profit de la Serbie, de la Grèce et de la Roumanie, le respect du traité de Bucarest dont nous sommes garants. Le gouvernement britannique et le gouvernement français sont d'accord sur l'importance des effectifs conformément à l'avis de leurs autorités militaires.

La Russie a tenu à se joindre à ses alliés pour porter secours au peuple serbe et demain ses troupes combattront à côté des nôtres.

Messieurs, nous avons fait avec nos alliés notre devoir. Jamais l'accord n'a été plus entier et plus étroit entre les Alliés, jamais nous n'avons eu plus de confiance dans la victoire commune. (Applaudissements.)

La Chambre ayant applaudi ces déclarations qu'elle avait écoutes dans le plus grand silence — en soulignant seulement de ses bravos l'hommage rendu par le président du Conseil à l'héroïque Serbie et en accueillant, à gauche, de quelques murmures la phrase : « Nous sommes en plein accord avec le général en chef de nos armées en France » — M. Klotz a, de sa place, demandé le renvoi de la discussion à aujourd'hui, pour permettre à ses collègues de lire à l'Officiel et de peser les paroles de M. Viviani. Il en a été ainsi ordonné, et la séance a été aussitôt levée dans le brouhaha des commentaires. — ANDRÉ DORIAC.

Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis hier après-midi, à 5 h. 1/2, en conseil, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré. Ils se sont entretenus de la situation diplomatique et militaire, ainsi que de différentes questions d'ordre parlementaire.

**Lire page 8 :
LA SITUATION POLITIQUE**

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 12 Octobre (436^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Les combats ont continué au cours de la nuit aux abords des tranchées que nous avons conquises hier au nord-est de Souchez et sur les hauteurs de la Folie.

Le nombre des prisonniers restés entre nos mains atteint le total de 150.

On signale sur le reste du front qu'un bombardement violent de part et d'autre en Lorraine, dans la région de Reillon et d'Ancerville.

VINGT-TROIS HEURES. — L'ennemi a très violemment bombardé, au cours de l'après-midi, les tranchées que nous lui avions enlevées par notre action d'hier au nord-est de Souchez.

Le nombre des prisonniers que nous avons faits au cours de cette action est exactement de cent soixante-quatre, dont trois officiers : les Allemands ont subi des pertes élevées.

Canonnade intense et réciproque au sud de la Somme, dans la région de Tilloloy et de Piennes et sur le front de l'Aisne au plateau de Nouvron.

L'AGGRESSION BULGARE contre les Serbes est un fait accompli

NICH. — Hier, lundi, des forces bulgares ont attaqué la position serbe à Kadibogaz, dans la région de Knazevatz.

Une autre attaque bulgare a eu lieu à Veliki-Isov, dans la région de Zaietchar.

Les Bulgares capturent un steamer chargé de munitions pour la Serbie.

BUCAREST. — Les Bulgares ont capturé le steamer Belgrad qui transportait des munitions à destination de la Serbie.

Trois autres navires chargés de munitions ont réussi à se réfugier dans le port roumain de Cabraia. (Daily Telegraph)

Les Russes préparent un débarquement sur la côte bulgare

LAUSANNE. — Suivant le journal roumain Universel, les Russes préparentraient un débarquement sérieux sur la côte bulgare.

Des effectifs importants sont massés à Salonique.

LONDRES. — On télégraphie d'Athènes aux Daily News que le débarquement des Alliés à Salonique continue, mais avec des dispositions nouvelles, dues probablement au changement apporté dans la situation par le départ de M. Venizelos : au lieu d'envoyer en Serbie continuellement de petits détachements, on masse à Salonique des effectifs très importants.

M. Venizelos accordera-t-il sa confiance au cabinet Zaïmis ?

ATHÈNES. — A la Chambre, M. Zaïmis, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, prend la parole.

Afin de mieux assurer les intérêts vitaux de la nation, dit M. Zaïmis, notre neutralité, quant à présent, sera armée. Notre attitude dans l'avenir s'adaptera aux événements, dont l'évolution sera suivie avec une attention soutenue par le gouvernement.

M. Venizelos succède à la tribune à M. Zaïmis.

Personne, dit l'ancien président du Conseil, ne voudrait jeter le pays dans des troubles intérieurs. Étant donné que la situation actuelle est excessivement critique, la majorité de la Chambre donnera son appui au gouvernement, aussi longtemps que la politique du gouvernement ne renversera pas les bases de ma politique, sur laquelle la Chambre a déjà été appelée à voter.

M. Venizelos défend ensuite sa politique.

Même s'il n'existe pas de traité avec la Serbie, déclare-t-il, notre intérêt nous oblige à sortir de la neutralité chaque fois qu'un autre Etat veut s'agrandir à nos dépens. La question n'est pas de savoir si nous devons faire la guerre ou non, mais de savoir quand nous devons entrer en guerre. En tout cas, nous ne devons pas permettre à la Bulgarie d'écraser la Serbie, pour nous attaquer ensuite avec toutes ses forces. L'âme nationale dit que l'intérêt de la Grèce est que la Bulgarie soit écrasée ; si la Bulgarie était victorieuse, l'hellenisme serait complètement détruit.

M. Venizelos souhaite que la politique du gouvernement soit prouvée meilleure que la sienne.

La suite de la discussion est renvoyée à lundi.

L'ennemi ayant encore lancé sur Soissons un certain nombre d'obus, nous avons effectué un tir de répression efficace sur ses tranchées et ses batteries.

En Champagne, notre progression continue vers le ravin de la Goutte, que nous dominons à l'ouest sur un front assez étendu.

L'ennemi réagit en bombardant nos positions vers Maisons-de-Champagne et au nord de Massiges.

Une tentative offensive en Lorraine contre un de nos postes avancés près du pont de Manhoué a complètement échoué devant nos feux et tirs de barrage.

Dans les Vosges, après un bombardement intense d'obus de tous calibres, une violente attaque d'infanterie a abordé nos positions du Linge et du Schratzmannle ; elle a été complètement repoussée. Quelques éléments qui avaient pris pied dans une de nos tranchées en ont été rejetés par une contre-attaque immédiate.

SUCCÈS DES RUSSES sur le Styry et sur le front de Dvinsk

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'état-major du généralissime :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région au sud-ouest de Friedrichstadt, nos aéroplanes du type Ilya-Mouromietz ont jeté sur les villages de Walhof et de Tanerkahn jusqu'à 75 bombes, dont on a pu constater les résultats très heureux.

Sur le front de la région de Dvinsk, pendant le jour écoulé, nos troupes ont livré en de nombreux points des combats opiniâtres contre des troupes allemandes qui, à plusieurs reprises, ont passé à l'offensive.

Dans la région au nord-ouest de Dvinsk, nous avons de nouveau attaqué le village de Garbounovka ; nos troupes en ont délogé les Allemands qui ont pris la fuite.

Dans la région de la route de Dvinsk, au sud-ouest de Dvinsk, les Allemands ont été délogés de leurs tranchées entre Lautzes-Hei et Ghirvichki. Nos troupes, en les poursuivant, ont occupé une ligne depuis l'extrémité sud-est du lac de Nedoushkoie jusqu'à Lautzes-Hei.

Sur la ligne des lacs de Demmen et de Drizviyat, depuis le milieu de la journée passée jusqu'à la nuit, une lutte d'artillerie s'est prolongée.

Des aviateurs allemands ont bombardé Dvinsk et les gares de chemin de fer voisines.

Des éléments de notre cavalerie ont occupé Custié, sur la rive occidentale du lac de Boguinskoie.

Nous avons arrêté une tentative de l'ennemi pour avancer de Liboutcha, sur le Niémen supérieur, au sud-est de Dielatitchi.

Dans la région des deux côtés du chemin de fer Kovel-Sarny, des engagements se sont produits avec l'ennemi qui s'avancait vers le Styry.

Dans beaucoup de cas, notre artillerie a pu développer un feu meurtrier contre les troupes adverses.

Un combat opiniâtre livré dans la région du village de Semki, sur la rive gauche du Styry, en aval du bourg de Kolki, s'est terminé hier soir par l'occupation de la troisième ligne de tranchées ennemis par nos troupes.

Au sud-est du bourg Kolki, nos troupes, avec le concours de l'artillerie, ont occupé l'extrémité orientale du village de Tchernich, le village de Selichtche et la limite naturelle de Prokhody, n'essuyant que des pertes insignifiantes.

Dans la région des villages de Mochanitz et de Silno, à l'ouest de Derajno, nous avons repoussé huit contre-attaques de l'ennemi.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région d'Ichkan, au confluent des rivières Tchorokh et Olty, les Turcs ont passé à l'offensive, mais ils ont été repoussés.

Sur le reste du front, aucun événement ayant quelque importance.

Duel d'artillerie sur le front belge

OFFICIEL. — Après nuit et matinée calmes, l'artillerie ennemie a manifesté son activité en canonnant Furnes, nos tranchées aux abords de Dixmude et d'Oostkerke ainsi que Nieuwappelle ; il y a eu lutte à coups de bombes vers la Maison du Pasteur ; outre nos tirs de riposte et de représailles nourris, nous avons dirigé notre feu sur plusieurs travaux ennemis.

• DERNIÈRE HEURE •

LES ATTAQUES BULGARES sont repoussées avec de lourdes pertes.

LONDRES. — La légation de Serbie à Londres a reçu la dépêche suivante de Nich :

Depuis la nuit dernière, les Bulgares ont commencé à nous attaquer dans la direction de Vlasina. Toutes leurs attaques ont été repoussées avec de lourdes pertes.

Les journaux déclarent que l'endroit où l'attaque s'est produite se trouve à 25 milles au sud-est de Nich.

Les Serbes obligent les Austro-Allemands à évacuer Orsova

GENÈVE. — On mande de Cronstadt à la Tribune de Genève que la ville d'Orsova a dû être évacuée par les Autrichiens par suite du bombardement intense de l'artillerie serbe.

De nombreux bâtiments et une caserne située sur les bords du Danube ont été détruits.

On mande de Semlin que plus de 20.000 blessés austro-allemans sont arrivés. Les Austro-Allemands subissent d'énormes pertes sur tous les fronts.

Près de Chabatz, les Serbes se sont emparés d'une batterie d'artillerie et ont forcé l'ennemi à se retirer.

Du côté d'Imederevo, les Allemands n'ont pas pu conserver leurs positions.

Le kaiser au quartier général du maréchal von Mackensen.

COPENHAGUE. — Suivant un message privé allemand, le kaiser serait arrivé hier au quartier général du maréchal von Mackensen.

Le ministre de Bulgarie à Londres reçoit ses passeports

LONDRES, 12 octobre. — (Officiel.) — Le ministre de Bulgarie à Londres a reçu ses passeports. Les relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et la Bulgarie sont rompues.

Graves mouvements insurrectionnels à Sofia

GENÈVE. — La Tribune de Genève annonce que des étudiants bulgares ont manifesté devant la maison de M. Ghenadieff en faveur de la Quadruple-Entente.

On a arrêté le président de l'Association Nationale des Etudiants bulgares, ainsi que plusieurs étudiants. M. Malinof a quitté Sofia pour éviter les vexations de la police. La statue du tsar libérateur a été couverte de fleurs dans la nuit du 10 au 11 octobre. Sur les grilles qui entourent le monument, on a apposé des affiches portant : « Vive la Russie libératrice ! A bas l'Allemagne ! A bas la Turquie ! »

Les manifestants ont parcouru les divers quartiers de la ville, mais se sont heurtés à de fortes patrouilles composées les unes de soldats, les autres d'agents de police. De nombreuses arrestations ont été opérées.

Les larmes de crocodile de Ferdinand

BUCAREST. — Le personnel de l'ambassade russe et le ministre belge à Sofia sont arrivés ici le 8 octobre; ils disent que le prince Ferdinand s'est adressé au ministre de France dans les termes suivants : « Je suis inconsolable de vous voir quitter la Bulgarie, car le sang français coule dans mes veines, et je regrette que les relations entre la France et moi soient arrivées dans une telle impasse, mais que puis-je faire ? L'Allemagne sera victorieuse et je vous demande même de conseiller à la France de ma part d'être prudente. »

Le ministre de France répond : « Je conseille à la prudence à mon pays après la bataille décisive. »

Où reparait M. de Wied, ex-roitelet d'Albanie

ROME. — L'Idea Nazionale reçoit de Bari des informations suivant lesquelles les Austro-Allemands exhortent les Albanais à combattre contre la Serbie afin de libérer la Macédoine qui est habitée également par des Bulgares et des Albanais.

On annonce, d'autre part, que le prince de Wied, qui est sur le front serbe, avec les Allemands, a l'intention de retourner en Albanie.

Les Bulgares du Canada expriment leur loyalisme envers le gouvernement canadien

TORONTO. — Réunis dans un meeting, des Bulgares de Macédoine résidant au Canada, ont adopté un ordre du jour exprimant leur loyalisme envers le gouvernement canadien et protestant contre l'alliance de la Bulgarie avec les puissances centrales.

LE CRI D'ALARME de M. Venizelos à la Chambre grecque

ATHÉNES. — La séance de la Chambre d'hier restera mémorable dans les annales parlementaires de la Grèce.

C'est devant une salle et des tribunes archicomble que M. Zaïmis, président du Conseil, a donné lecture de la déclaration du gouvernement, suivant laquelle la politique de la Grèce sera la même que celle suivie depuis le début de la guerre européenne, avec cette différence que dorénavant la neutralité sera armée. Le gouvernement déclare qu'il suivra attentivement l'évolution des événements politiques et réglera son attitude suivant les intérêts vitaux de la nation.

M. Venizelos a demandé aussitôt la parole; son apparition à la tribune a été saluée par un tonnerre d'applaudissements.

L'évolution suivie par nos affaires politiques depuis sept mois, a dit M. Venizelos, montre que nous nous trouvons hors des bases de notre régime parlementaire. En effet, si on reconnaît encore à la souveraineté nationale le droit de gérer les questions intérieures de l'Etat, en ce qui concerne ses relations extérieures et l'orientation de sa politique nationale, nous nous trouvons devant une méconnaissance du vote de la représentation nationale et du verdict prononcé par le peuple grec lors des élections. (Applaudissements.) Mais je ne m'arrêterai pas sur ce sujet. La situation, comme j'ai eu l'honneur de la développer il y a huit jours à la Chambre, est la plus critique peut-être de toutes celles que la nation a dû envisager depuis la renaissance de la Grèce. L'apparition du nouveau cabinet devant la Chambre, après le vote que celle-ci a émis huit jours ayant fait que ce corps a cessé en réalité d'exister en tant que représentation de la souveraineté nationale.

Il n'est plus aujourd'hui qu'une simple réunion, un groupe, pourrais-je dire, de notables du peuple grec. Néanmoins, messieurs, je crois remplir un devoir suprême envers la nation en développant toutes les hésitations et les craintes que je ressens pour le cas où la politique du gouvernement s'éloignerait essentiellement des bases sur lesquelles repose mon point de vue politique. Dans ses déclarations, le gouvernement n'a pas parlé du traité d'alliance avec la Serbie. Je suis obligé, à mon tour, de ne pas toucher à cette question. Je ferai même mieux, je supposerai même que ce traité n'existe pas et je dirai : Peut-on douter, même un instant, que la base de notre politique étrangère doit être le maintien, à tout prix, de l'équilibre établi par le traité de Bucarest ? Pouvez-vous permettre l'écrasement de la Serbie par la Bulgarie, qui prendra ainsi une place prépondérante dans les Balkans ? Nous savons que la Bulgarie dirige surtout ses revendications vers nos frontières, parce que nos contrées de Macédoine sont plus riches que celles des autres peuples des Balkans. Je demande donc, quand nous avons un pareil voisin, pouvons-nous croire que la guerre avec lui peut être évitée ?

Il est incontestable, de plus, que les intérêts de la Grèce se trouvent aux côtés de l'Entente. La défaite du groupement dans lequel est la Bulgarie signifierait l'enterrement définitif des vues et des prétentions de la Bulgarie à l'hégémonie balkanique ; elle signifierait aussi l'extension de la Grèce dans la péninsule balkanique et en Asie-Mineure.

Quand la Serbie aura disparu, quand la Bulgarie sera démesurément agrandie, quelle sera la situation de la Grèce ?

Nous aurons alors la guerre que nous voulons éviter et nous serons privés de nos alliés. Nous ne posséderons pas un seul ami.

M. Venizelos explique que si le gouvernement persistait à vouloir maintenir jusqu'à la fin une neutralité armée, même en déclarant cette neutralité bienveillante pour l'Entente, elle serait seulement profitable au groupe adverse. Par conséquent, il serait juste que ce service soit récompensé par des compensations analogues.

M. Venizelos indique au gouvernement le minimum des compensations que, dans ce cas, il devrait demander :

1^e Etre fixé sur les compensations accordées à la Bulgarie; 2^e déterminer l'extension de la Grèce en Albanie; concession de Doiran et de Ghevgueli, que la Grèce devrait occuper immédiatement avant la fin de la guerre; 3^e garantie de l'intégrité du territoire grec pour une longue série d'années.

En terminant, M. Venizelos pousse un cri d'alarme contre le péril bulgare :

« On oublie, dit-il, que le danger bulgare est celui qui devrait guider tous nos efforts. »

Il rappelle dans quel état le parti libéral a reçu la Grèce et dans quel état il la restitué :

« Prenez garde, dit-il, de la rendre à votre tour diminuée. » (Applaudissements prolongés dans la salle et dans les tribunes.)

Aucun vote n'a terminé la séance.

Les travaux de la Chambre ont été ajournés à huit jours. A la sortie de la Chambre, M. Venizelos a été acclamé par la foule.

LES RUSSES ONT ENFONCÉ le front ennemi sur le fleuve Strypa

PÉTROGRAD. — L'agence télégraphique de Pétrograd annonce que les troupes russes ont enfoncé le front ennemi sur la Strypa. elles ont fait jusqu'ici prisonniers plus de 2.000 soldats et 60 officiers et enlevé 4 canons et 10 mitrailleuses; elles poursuivent le développement de ce succès. (Havas.)

Sir Edward Grey fera, jeudi prochain, une déclaration sur les Balkans

LONDRES. — On annonce à la Chambre des Communes que sir Edward Grey fera, jeudi prochain, une déclaration sur les Balkans.

M. Asquith fera une déclaration sur la question du recrutement la semaine prochaine.

Vaines attaques des Autrichiens contre les positions italiennes

ROME (Commandement supérieur), 12 octobre :

Les attaques et contre-attaques se succèdent fréquemment dans la zone des plateaux situés à la tête de l'Astico et de ses affluents.

Un raid ennemi dans la direction de Malga Seconde posto, au nord du Monte-Coston, a été repoussé à l'aube du 11 octobre.

Dans la Haute-Valdassa, nos troupes ont fait quelques nouveaux progrès.

Le long de tout le reste du front, notamment en Carnie, tir habituel peu efficace de l'artillerie ennemie.

Sur le Carso, la soirée du 11 octobre, après une intense préparation de feu d'artillerie et de fusillades, l'ennemi a prononcé une attaque étendue contre nos positions à l'est de Vermegliano et sur le Monte Séi Busi. Cette attaque a été immédiatement arrêtée et rejetée avec de grandes pertes.

VICTOIRE ANGLAISE AU CAMEROUN

LONDRES. — Le War Office annonce que le général commandant les forces britanniques au Cameroun a télégraphié que les troupes anglaises commandées par le colonel Haywood ont occupé le 9 octobre Wumbiagas, après un engagement qui a duré trente heures. L'ennemi, qui avait des troupes nombreuses, a été poursuivi énergiquement. On ne connaît pas encore le chiffre de ses pertes.

LE DÉFI DE M. WILSON aux Germano-Américains

WASHINGTON. — Dans un discours qu'il a prononcé devant l'association des « Enfants de la Révolution américaine », M. Wilson a invité tous les Américains à rester plus que neutres dans la guerre européenne et à se déclarer uniquement pour l'Amérique.

Le président a ajouté que les Etats-Unis, non seulement essayent d'éviter les troubles, mais tentent de maintenir les principes sur lesquels la paix pourra être rétablie.

Tout en affirmant sa croyance et sa foi dans le loyalisme des citoyens naturalisés, M. Wilson a déclaré que l'on avait d'une façon trop générale l'impression qu'un très grand nombre de ces citoyens ne professent pas une affection assez sérieuse pour l'idéal américain, et il a conclu en ces termes :

Je constate que, d'un côté, il y a ceux qui pensent tout d'abord à d'autres pays, et, de l'autre, ceux qui sont en tout temps fidèles avant tout à l'Amérique.

Promotions de la Légion d'honneur dans la marine

Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, pour prendre rang du 18 septembre 1915 :

LÉGION D'HONNEUR. — Grand-officier : le vice-amiral Le Bris.

Commandeur : les contre-amiraux Tracou, Darriens, Le Cannelier, de Queydon; le contrôleur général de 2^e classe Toussaint de Quievrcourt; l'ingénieur général de 2^e classe Doyere.

LES FEMMES ANGLAISES ET LA GUERRE



Les femmes anglaises, pratiques toujours et patriotes ardentes, ont compris que leur devoir était de donner leur temps et leurs forces à la grande cause. Tandis que certaines font une éloquente propagande pour les enrôlements sous les couleurs, d'autres se consacrent aux besognes plus humbles de nettoyer les hautes vitres des grands magasins, et d'autres encore n'ont pas hésité à se faire « pompières ». C'est une façon, et non sans péril, d'aller au feu.

SOUS LE CASQUE DES PREUX

UN REGIMENT SE REND AUX TRENCHES MUSIQUE EN TETE.



UNE REVUE A L'ARRIERE DES LIGNES.

La guerre moderne n'aura pas seulement fait sortir des musées de l'histoire militaire les grenades, les petits obusiers et divers engins qui semblaient d'un autre âge ; elle aura aussi ramené sur la tête de nos poilus, à la place du vieux képi, cher au pioupiou de France, la salade, simplifiée, il est vrai : le casque perfectionné adapté aux besoins présents. Dorénavant, les caricaturistes allemands feront un anachronisme en coiffant le soldat français d'un képi cabossé, comme ils le font depuis 1870.

LA SITUATION POLITIQUE

La commission sénatoriale des affaires étrangères avait pris rendez-vous, pour hier après-midi, avec le président du Conseil, qui devait lui fournir des explications sur la situation diplomatique. Mais, conformément à la décision prise l'avant-veille au Conseil des ministres et désirant porter d'abord à la connaissance du Parlement tout entier les déclarations qu'il avait à faire à ce sujet, M. Viviani a fait connaître au président de la commission, M. de Freycinet, qu'il ne pouvait se rendre à la réunion à laquelle il avait été convoqué.

D'autre part, la commission du budget, qui n'avait pu siéger lundi comme les commissions des affaires extérieures, de l'armée et de la marine, a tenu séance hier matin pour arrêter sa ligne de conduite en présence de l'attitude du gouvernement; et après une assez longue discussion sur la situation générale, elle a voté l'ordre du jour suivant, proposé par MM. Nail, Simyan, Noulens, Bedouet et Bouffandeau :

« La commission du budget, convaincue de la nécessité d'explications complètes et immédiates de la part du gouvernement, passe à l'ordre du jour. »

De son côté, le groupe socialiste unifié, après avoir adopté un ordre du jour réclamant également des explications immédiates au gouvernement, a décidé de discuter, dans sa réunion prochaine, la question de la réunion en Assemblée nationale de la Chambre et du Sénat pendant la durée de la guerre.

Mais, ne se bornant pas à cette décision, le groupe a, en outre, résolu de demander la discussion, au cours d'une des prochaines séances de la Chambre, des conclusions du rapport de M. Ch. Dumont sur la question du comité secret.

Enfin, au cours d'une réunion tenue quelques instants avant la séance publique de la Chambre par la commission des affaires extérieures, il a été décidé que M. Painlevé, président de la commission de la marine, monterait aujourd'hui à la tribune pour réclamer, au nom des trois commissions, des explications complémentaires, en laissant à la Chambre le soin de décider les conditions dans lesquelles ces explications devraient être fournies.

M. Painlevé a, en conséquence, informé hier soir le président du Conseil, de son intention de l'interpeller « sur la politique de défense nationale du gouvernement ». Estimant en effet que la déclaration lue à la Chambre est « incomplète », M. Painlevé désire obtenir du gouvernement des renseignements plus précis « sur la situation militaire, particulièrement en Orient ».

Mise au courant des intentions de l'interpellateur, la commission du budget a jugé qu'elle n'avait pas à intervenir dans un débat de cette espèce et, par 14 voix contre 6, elle s'est prononcée pour l'ordre du jour pur et simple.

La commission de la guerre et la commission de la marine ont, par contre, résolu d'appuyer aujourd'hui M. Painlevé.

Les différents groupes de la Chambre se réuniront ce matin pour arrêter leur ligne de conduite en vue de cet important débat.

Alfred Mézières est mort

Alfred Mézières, de l'Académie française, dont la santé était précaire depuis plusieurs années, est mort à Réhon (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

La guerre l'avait surpris dans son village natal, et sa maison ayant été réquisitionnée par les troupes du kronprinz, il alla chercher un abri dans la vieille demeure où ses parents avaient vécu.

C'est là qu'il s'est éteint le 10 octobre à 3 heures du matin, et la nouvelle de sa mort, arrivant à Paris par télégramme, porte le visa de la kommandantur.

Pris par l'invasion et retenu comme otage, les démarches pressantes des ambassades neutres, celle d'Espagne notamment et celle du pape plus récente, n'avaient pas abouti et c'est encore une des grandes victimes de la guerre qu'il faut honorer dans ce mort illustre.

En 1871, ce Lorrain au cœur généreux et fidèle, donna des *Récris de l'Invasion* où toute sa douleur s'exprime. Puis il reprit ses travaux en publiant *Göethe, les Œuvres expliquées par la vie* (1872) d'une savante et fine érudition. Il entra à l'Académie française à la mort de Girardin, en 1874. Il venait de publier ses *Essais de morale civique*, et l'on édita ensuite : *En France, Hors de France, Morts et vivants, Mirabeau* (1891), *Au temps passé*, etc.

Élu député de Briey en 1881, réélu en 1885, en 1889, en 1893, puis élu sénateur de Meurthe-et-Moselle, Alfred Mézières siégea sur les bancs républicains modérés. Président de la commission de l'armée à la Chambre, il avait été élu, à son entrée au Luxembourg, vice-président de la commission sénatoriale de l'armée.

C'est une figure bien française qui s'en va.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Récit d'un témoir.

LES COMBATS DU 8 OCTOBRE

Les troupes bretonnes et vendéennes, que leur état avait entraînées, le 25 septembre, vers le nord, jusqu'aux pentes de la butte de Tahure, ont combattu depuis ce jour face à l'est. Attaquées de flanc les ouvrages que notre attaque frontale n'avait pu entamer, elles ont fait tomber l'une après l'autre, avec une remarquable continuité de succès, les défenses que les Allemands cherchaient à leur opposer.

Le Trapèze

La ligne allemande au nord du Mesnil figurait assez exactement une forteresse doublement bastionnée, à l'est, par la butte du Mesnil, à l'ouest, par les deux hautes des Mamelles, cotées 187. Entre ces bastions, « la Courte » était représentée par une quadruple ligne de tranchées placées à contre-pente et échappant aux observations. Ces défenses avaient résisté, le 25 septembre, à notre préparation d'artillerie. Sur la Mamelle sud, où les ouvrages allemands sont connus, en raison de leur forme, sous le nom du « Trapèze », nous n'avions pu prendre pied. La ligne allemande y était tracée au rebord du plateau, ayant des vues sur nos tranchées, et dérobée, dans sa plus grande étendue, à notre propre vue.

La Mamelle nord était tombée en notre pouvoir et nous étions ainsi parvenus à border le « Trapèze » sur trois faces. Les défenses allemands ne disparaissaient plus, pour leurs communications, que de quelques boyaux sur une largeur d'à peine 300 mètres. Néanmoins, ils se maintinrent dans leurs tranchées avec opiniâtreté.

Il fallut, pour les maîtriser, employer les moyens matériels les plus puissants. Ce fut d'abord l'explosion d'un fourneau de mine chargé de 22.000 kilogrammes d'explosif, qui, sur une longueur d'environ 80 mètres, fit disparaître la tranchée allemande. Puis, nos canons de tranchée couvrirent de leurs projectiles les plus lourds l'enclave ennemie. En même temps, nuit et jour, les boyaux de communication étaient bombardés par l'artillerie et enfilés par des mitrailleuses placées sur la Mamelle nord.

À bout de quelques jours, la résistance allemande flétrit; les pertes étaient trop lourdes. Sous le bombardement, les derniers survivants s'enfuirent et, quand nos troupes pénétrèrent dans l'ouvrage, ils y trouvèrent, au milieu de cadavres déchiquetés, non enterrés (parmi lesquels ceux de quelques officiers), 43 blessés abandonnés par les leurs. Fusils et mitrailleuses jonchaient le chaos des tranchées détruites; les abris-cavernes étaient comblés.

La défense du « Trapèze » avait coûté à l'ennemi l'effectif d'au moins un bataillon, car nous y avons fait des prisonniers de trois régiments.

Entre Tahure et le ravin de la Goutte

Plus au nord, dans la région boisée et mouvementée qui s'étend entre Tahure et le ravin de la Goutte, la journée du 8 octobre a été également marquée par d'autres engagements heureux.

Le 6, nous nous étions rendus maîtres des tranchées du bois « en brosse à dents », mais nous n'avions pu prendre deux petits fortins qui formaient, face au sud, la défense avancée de ces tranchées. Les Allemands les avaient transformés en ouvrages fermés et garnis de mitrailleuses. Ils avaient, en même temps, creusé, face à l'ouest, une nouvelle tranchée coupant le ravin de la Goutte.

Le 8, à l'aube, un coup de main fut tenté par quelques bataillons donnant l'assaut, les uns du nord vers le sud, les autres du sud-ouest vers le nord-est. Les ouvrages et les tranchées nouvelles tombèrent et nos troupes eurent la joie d'y trouver force cigares, boîtes de conserves et approvisionnements de toutes sortes. Dans un emplacement de batterie abandonnée, on découvrit tout un lot de munitions de 105.

Le moment où notre attaque débouchait, un bataillon allemand s'apprêtait à faire la relève des tranchées. En quelques minutes, il fut pris sous le feu de notre artillerie. Des compagnies, les unes se dispersèrent en désordre et non sans pertes; les autres, prises dans le mouvement enveloppant exécuté par nos troupes, se rendirent, officiers en tête.

L'affaire fut très rapidement menée, avec des pertes légères. Les troupes qui ont remporté ce succès et affirmé une fois de plus leur ascendant sur l'adversaire étaient au feu sans interruption depuis le 25 septembre.

A L'HOTEL DE VILLE

Le bureau du Conseil municipal s'est réuni hier, à 11 heures, sous la présidence de M. Adrien Mithouard, président.

Le président du Conseil municipal a rendu compte des négociations engagées avec le gouvernement en vue de l'installation de l'hôpital danois à Paris.

Un échange de vues a eu lieu ensuite entre M. le préfet de la Seine et les membres du bureau au sujet de la constitution du stock de charbon.

M. le préfet de la Seine a fait connaître les mesures prises en vue de l'installation des chantiers, et il résulte des renseignements fournis que l'approvisionnement se poursuit.

LES CROISEURS aériens de France

NEW-YORK. — L'Associated Press publie la note suivante :

Une armée aérienne, constituée par des formations en divisions et en escadrilles d'aéroplanes de bataille, de croiseurs, d'éclaireurs et de torpilleurs, tous fortement blindés et portant des canons de 3 pouces et des mitrailleuses à tir rapide, n'est plus un rêve; elle est devenue une réalité par suite du remarquable développement donné par la France à l'aviation militaire.

Le gouvernement français vient d'autoriser un certain nombre de journalistes américains et anglais à passer une inspection de sa nouvelle flotte d'aéroplanes blindés et armés de canons; ils ont eu l'occasion de voir des types, grands et petits, de nouveaux aéroplanes de guerre manœuvrant à une grande hauteur et tirant salves sur salves pendant que les appareils glissaient, bouclaient la boucle et planaient sans secousse, en dépit de volées assourdissantes.

Le ministre de la Guerre avait désigné deux experts pour conduire les visiteurs d'abord où étaient réunis des aéroplanes de bataille, puis où des centaines d'aviateurs militaires se préparent à voler avec les nouvelles machines.

L'aéroplane de bataille géant a principalement attiré l'attention; l'ingénieur qui l'a construit en expliqua les détails. Des officiers ont déclaré qu'il constituait la première réalisation pratique de l'appareil de bataille. Mais ce monstre s'est élevé avec un équipage de douze hommes et deux canons. Trois vols d'essai ont démontré la stabilité de l'immense machine, actuellement prête pour la ligne de bataille et dont l'équipage ordinaire se compose de quatre hommes, commandés par un officier.

Des croiseurs armés se sont ensuite élevés à une grande hauteur. Ce sont de petits biplans, portant chacun un canon et susceptibles de monter presque verticalement depuis le sol.

Des vols successifs ont été effectués par des croiseurs de bataille, dont l'ascension depuis le sol s'est effectuée sous un angle de 60°. Le grondement des canons était continu, pendant que les appareils décrivaient des cercles; l'un des aviateurs tirait en plongeant de côté et d'autre, ou en se laissant tomber comme s'il manœuvrait en présence de l'ennemi.

Bon nombre de ces croiseurs de bataille sont actuellement prêts. Récemment, plusieurs d'entre eux ont exécuté un bombardement de nuit en arrière des lignes de l'ennemi, et, durant la bataille de Champagne, des croiseurs ont atteint deux ballons allemands, qui ont fait explosion et sont tombés en flammes.

Mais ce n'était encore qu'un essai, et les croiseurs vont bientôt commencer leurs opérations défensives et offensives en grandes escadrilles, attaquant les lignes de communications, les nœuds de chemins de fer, empêchant ainsi les ravitaillements de l'ennemi et démolissant ce dernier. Chaque escadrille se compose d'aéroplanes de bataille, de croiseurs et d'éclaireurs, avec officiers et hommes de complément, pour le vol et le transport par facteurs et autos, dont chaque escadrille est pourvue.

Le commandant de l'école d'aviation déclare qu'il a instruit plus de cent aviateurs militaires; et ce n'est là qu'une des nombreuses écoles similaires qui en instruisent des centaines. Le capitaine commandant l'école dit que des sous-officiers et des soldats sont formés à conduire des machines de combat après une période d'instruction de trois mois. Dans l'ensemble, les écoles instruisent plusieurs milliers d'aviateurs, les mettant à même de servir dans la nouvelle et terrible force aérienne où la France a maintenant pris la tête.

ARTHRITE

DIABÉTIQUE - HÉPATIQUE

Boire aux repas

VICHY



CÉLESTINS

Élimine l'ACIDE URIQUE

La Vie Féminine

LA FLEUR DE LA VICTOIRE

— Etrennez-moi!

Il est 5 heures, la pluie fait rage, chacun se hâte sur le boulevard transformé en lac, et la voix triste, brisée, redit sans trêve son supplpliant appel... Petites bouquetières parisiennes, jadis si gaies, si pimpantes, dont chacun assiégeait l'éventaire en plein vent et qui étiez « éternées » dès qu'à midi sonnant les ateliers laissaient s'envoler les joyeuses midinettes ! Pourquoi votre voix a-t-elle perdu son timbre sonore ? Où s'en sont allés votre joli sourire et votre regard si gentiment provocateur ? Mimi Pinson négligera-t-elle d'orner son corsage ? La bourgeoise affaissée oubliait-elle la coupe assoiffée qui, dans le salon bien clos, attend que vos fraîches corolles viennent lui redonner beauté et vie.

— Etrennez moi ! reprend la voix lassée. J'ai quatre petits frères, mon père est à la guerre : c'est pour lui envoyer des sous.

— Oh ! ces sous des bouquetières qui s'en vont droit aux tranchées réjouir nos victorieux d'hier, comme ils font oublier, et la gêne, et l'eau qui tombe, et l'heure qui passe.

Il fait un temps à ne pas mettre un Boche dehors, n'importe ! la conversation s'engage « comme entre amis », sous les parapluies ruisselants.

— Pas vrai, monsieur, on est tous du même bord, à cette heure. Vous avez peut-être un fils, un frère en Alsace ; tenez, voilà une rose pour mettre dans votre paquet, elle arrivera fanée, mais bast ! ce sera « de la Paris » tout de même ; ça chantera victoire, ça lui portera bonheur.

— Votre paquet ! c'est cela qui nous rapproche, vous et moi, petite bouquetière : vous savez, pour n'y jamais manquer, combien il est dur et bon, à la fois, d'envoyer chaque semaine « son paquet ». Et vous avez seize ans et quatre frères qui attendent de vous la bequée !

J'appris, au cours de l'entretien, que la guerre avait créé aux marchandes de fleurs une situation si pénible que beaucoq s'en retournent le soir la poche vide et le panier plein.

— On n'achète plus, voyez-vous, intervint Titine, gros bonnet du métier, à qui ses trente ans révolus et la médaille préfectorale confèrent le droit de se tenir sous la porte cochère où nous nous sommes réfugiés. A toutes nos offres, il n'est qu'une réponse : « C'est la guerre ! Il y a trop à donner. » Et nous, nous n'avons rien à donner, peut-être ? Nos hommes sont partis ; il n'y a pas d'embusqués chez nous ! Les gosses errent la faim ; il faut bien aider les uns, nourrir les autres. Moi, je n'ai pas encore trop à me plaindre, les agents me laissent tranquille. Mais, elles, les pauvres petites ! si elles s'arrêtent seulement une fois, c'est le « circulez ! » brutal. Récidivent-elles ? C'est le poste, la perte du temps et de la marchandise... Nous ne vendons plus que pour les hôpitaux ou... pour le cimetière. Et encore, ajouta Titine en baissant la voix comme si elle allait avouer une mauvaise action, nous n'acceptons pas toujours les sous !... Vous voyez cette gare (la conversation avait lieu place du Havre), elle n'a pas vu partir un poilu, jeune ou vieux, sans que nous ayons épingle une rose à sa capote ou fleuri sa baïonnette ! Elle n'a pas vu passer un convoi — et Dieu sait s'il y en a ! — sans que nous jetions des fleurs entre les plis du drapeau tricolore !

Admirable Titine ! c'est encore vous qui, chaque jour, allez porter ce que vous n'avez pas vendu à l'hôpital voisin ; et ce beau geste de vos soirs de labeur vous rend l'égale de la grande dame qui prend de vos mains de plébiscite le petit bouquet dont le suave parfum embaumer la chambre de « son blessé ».

Au 208 de la route de la Révolte, grande voie circulaire qui contourne les fortifications, s'étend un vaste terrain vague. Jadis véritable Cour des Miracles, la « Cour », comme on la nomme dans le quartier, voit maintenant s'aligner, dans un ordre relativement parfait, roulettes et cabanes en carton bitumé. Je savais y retrouver mes vendeuses de la porte Maillot, de la gare Saint-Lazare et de la place Saint-Augustin. C'est Caroline, vingt-deux ans, dont les superbes enfants rappellent les angelots joufflus de la cathédrale de Reims ; c'est Victorine, vingt-six ans, quatre bébés outrageusement blonds ; elle explique posément, sans amertume, la triste situation des bouquetières... Julie, qui approche de la trentaine et obtiendra bientôt la fameuse médaille, connaît le métier à fond pour l'avoir exercé tout enfant.

— Mais les temps sont bien changés ! D'abord, la fleur est à un prix beaucoup plus élevé, ce qui se comprend, puisqu'il n'y a plus personne pour la cultiver. C'est de grand matin qu'on va s'en approvisionner aux Halles ! Il n'est pas rare de la payer, maintenant, 6 sous la douzaine pour le dahlia, 8 pour la rose ; on en prend quinze ou vingt douzaines, huit ou dix bottes, selon l'argent qu'on a, et le panier est

garni. Avec les frais de Métro, le fil, la feuille, ça fait du 8 et 10 sous ; quand on en trouve 10 ou 12, vous voyez le bénéfice !

« Avant, on arrivait encore à sa pièce de 4 francs ; depuis la guerre, lorsqu'on rentre avec 30 ou 40 sous, c'est bien joli. Il y a des jours où l'on ne retire même pas sa mise. Au mois de septembre, c'est la rose et le dahlia qui donnent ; puis, avant que la parme ne vienne, ce sera les trois semaines de morte-saison. La parme, marchandise des gens riches, se vend bien du côté de l'Etoile, dans les grands quartiers ; après, nous aurons le chrysanthème, car le Bon Dieu ne chôme pas, le chrysanthème, fleur de tous les budgets, fleur de circonstance, hélas ! Puis, la violette nous viendra de Nice en janvier. Le petit bouquet de 2 sous fleurira alors la boutonnier des vainqueurs, vous verrez : il sera la fleur de la victoire... à moins que... le dahlia n'arrive à temps !... Si la police ne nous gênait pas, nous nous en sortirions encore. Mais quand nous avons été traînées au poste deux ou trois fois le jour, que nous en sortons à la nuit, les enfants sont dehors, à demi morts de froid et de faim. Tenez, qu'on nous laisse seulement vendre en paix dans le huitième, par exemple, où les grands hôpitaux sont si nombreux, les dames charitables, les bourses bien garnies. Nous ne gêrons pas les grands fleuristes, croyez-moi bien, ear le client qui ne trouve les fleurs jolies qu'accompagnées d'une étiquette dorée portant un nom ronflant n'est pas fait pour nous. »

Je vous crois volontiers, raisonnable Julie, vous parlez infinité mieux que votre célèbre homonyme, qui, elle aussi, dressait des guirlandes, mais combien moins belles que les vôtres ! Je voudrais que ceux qui me liront eussent contemplé comme moi les chefs-d'œuvre de goût que sont les paniers fleuris sortis de vos mains ; je voudrais encore qu'ils eussent vu la violette de Lucie, vrai parterre à la Le Notre, où chaque petit carré a sa signification, son harmonie, où les dahlias marient si heureusement leurs vives couleurs aux teintes nuancées des roses.

Je voudrais surtout que vos enfants n'aient plus faim et que les petits des combattants, les fils des victorieux, qui vont naître, trouvent un nid bien chaud, de la tendresse, un peu de gaieté. Enfin, je demande instamment que M. le préfet de police, à qui vous avez envoyé une si émouvante pétition, vous prenne en pitié, et que, quelles que soient les graves nécessités de l'heure présente, il vous permette de vendre en paix, dans le huitième arrondissement de vos rêves, la fleur du blessé, la fleur de la victoire !

B. Tarride.

Cà et là

Gardiennes de nuit.

Il n'y a pas longtemps, nous apprenions que les Boches employaient des femmes comme facteurs ; ils ont trouvé quelque chose de plus fort encore, ces temps derniers, en inaugurant la femme garde de nuit.

Gretchen poétique et sentimentale, aux yeux bleus et aux cheveux couleur des blés mûrs, quelle silhouette devez-vous avoir, mon Dieu, sous le manteau et la casquette réglementaires ! Ah ! pardon, j'oubliais que la poésie et le sentiment viennent d'être prohibés dans toute l'Allemagne par édit impérial.

Done, ornée des sudsites pèlerine et casquette, tenant en laisse un brave toutou dressé à cet usage, Gretchen veillera la nuit sur la sécurité de ses contemporains.

Alors que les gardes masculins sont armés d'un poignard et d'un revolver, elle aura pour arme offensive et défensive une cravache de caoutchouc ou des lamiers de cuir... et, surtout, les crocs de l'excellent toutou.

Déridément, Gretchen prend un rôle important dans l'histoire.

American fashion.

Le fait est indéniable : on ne veut plus là-bas de modes boches. Déjà, après l'affaire du *Lusitania*, une circulaire avait été lancée, par les soins de diverses personnalités de la finance et du commerce, invitant les vraies Américaines à boycotter les maisons austro-allemandes. Et, aussitôt, le boycotage a commencé : presque toutes les couturières de New-York ont reçu de leurs clientes l'ordre formel de n'acheter aucune fourniture dans certains établissements où les Allemands ont des intérêts ou des sympathies.

L'un des plus grands et des plus luxueux magasins de la ville est tout particulièrement atteint par la décision des mondaines ; nombreuses sont les maisons de dentelles qui ont aussi perdu une clientèle des plus prodigues. En revanche, nos couturiers parisiens ont reçu cette année d'Amérique des commandes sensiblement plus fortes que d'ordinaire.

Par l'aiguille... comme par l'épée... on fait la guerre aux Boches, et il n'est pas doux que tout cela aboutira au succès final.

LA FEMME EN BOURGOGNE

Grâce à elle, les vendanges seront faites.

Dans de précédents articles, j'ai parlé de la femme en France, de son rôle en général dans tous les temps, et particulièrement de celui qu'elle joue depuis et pendant la guerre actuelle. De toutes parts, à Paris, dans les villes de province, on sait ce dont elle a été capable au point de vue de la bienfaisance et même au point de vue commercial ; mais, au cours d'un voyage que je viens de faire en Bourgogne, j'ai été frappée de ce que la femme a pu faire au point de vue agriculture. C'est en pleine vendange, dans cette charmante région de notre belle France, qu'il m'a été permis de voir l'effort splendide fourni depuis le commencement de l'année pour amener à bonne fin la récolte de ce vin que le monde entier nous envie.

Si cette récolte n'est pas aussi abondante que les années précédentes, ce n'est pas dû au manque de soins, mais bien à ce que l'année pluvieuse et froide a été désastreuse au raisin. Dès le début, au moment de la taille du cep, puis pour l'échaudage, les femmes et les enfants ont fait le nécessaire ; mais, au moment du sulfatage, les femmes, courageusement, endossant la blouse et mettant la culotte de leurs maris mobilisés, ont bravement assujetti sur leurs frêles épaules le lourd récipient contenant le sulfate de cuivre avec lequel on arrose copieusement la vigne en tous sens. Besogne pénible pour des hommes, à plus forte raison pour les femmes. Bref, le moment de la vendange étant arrivé, j'ai vu des femmes assurant seules les services multiples de la récolte, des soins à donner au raisin dans la cuve, serrant la vis du pressoir, conduisant les attelages de bœufs servant aux transports ; j'en ai vu encercler les tonneaux à grands coups de maillet, faisant l'office du tonnelier, chose rare jusqu'alors. Dans d'autres parties, une fermière montant sur la fauchouse et conduisant les chevaux a ainsi fait la récolte des foins sur de grandes étendues. Une autre, conduisant cheval et voiture, faisait les livraisons à domicile, dans tous les villages avoisinants, de bonnes contenants liqueurs et spiritueux, remplaçant, de cette façon, son fils mobilisé.

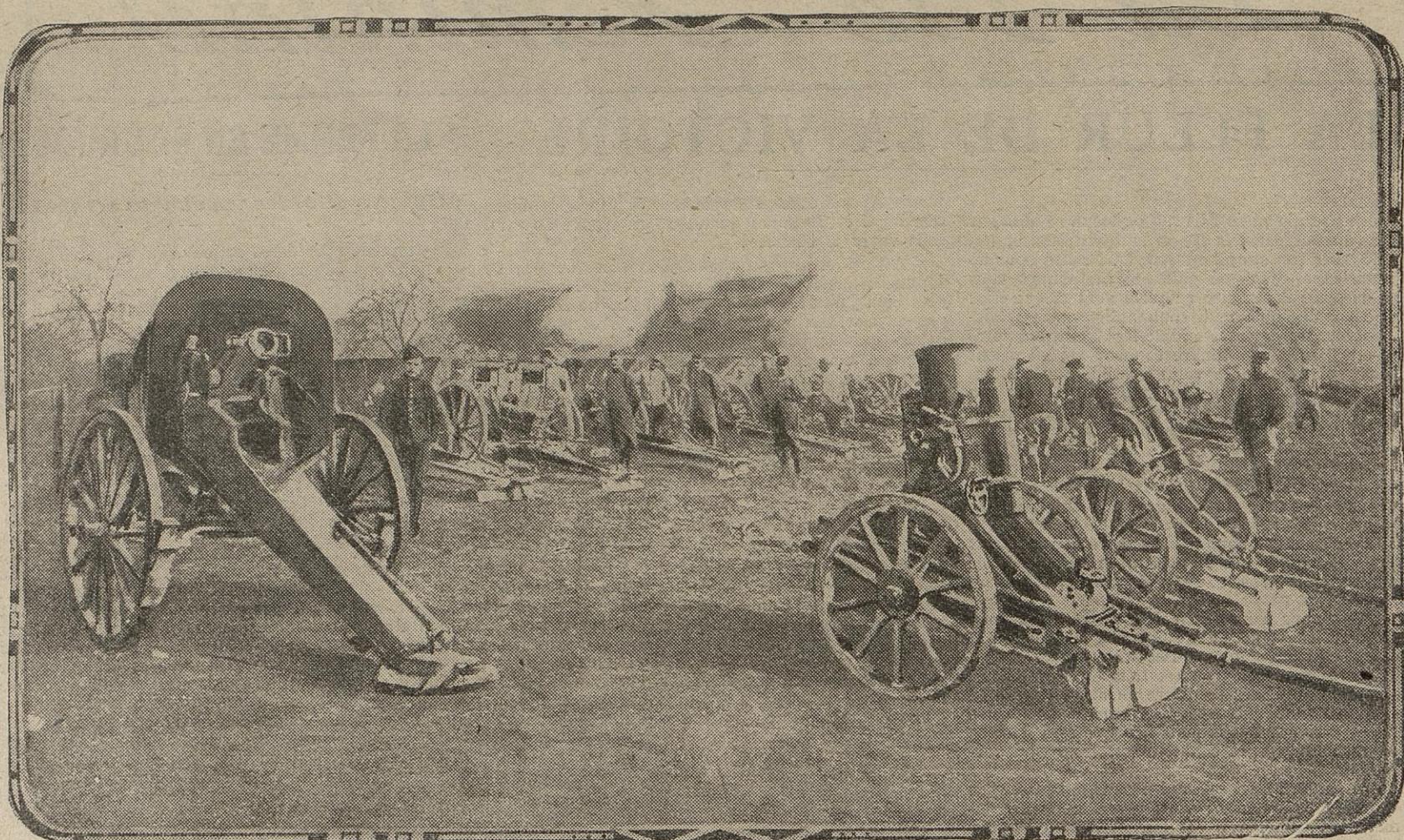
Si les femmes de France sont fières de ceux qui les défendent là-bas et se battent pour garder leur sol, ceux-ci doivent être fiers aussi des gardiennes de leurs foyers et de leurs terres. Du reste, en France, et particulièrement en Bourgogne, la femme est de bonne heure habituée à être la compagne de son mari, à participer à ses travaux, à en prendre la responsabilité, et il n'est pas rare, si une catastrophe vient à lui enlever celui-ci, de la voir continuer son œuvre et prendre la suite de la maison, en devenir le chef jusqu'au jour où elle peut en laisser le commandement à ses enfants qui lui succèdent. Encore une fois, nous sommes, en France, des modestes, car il est peu de pays au monde où les femmes soient chef et directeur de maison. Elles ont résolu, depuis longtemps, le problème du féminisme. Ne sont-elles pas des travailleuses par excellence, aptes à tous les travaux les plus futiles, les plus arides et les plus pénibles ? Dès qu'une nouvelle possibilité de travail leur apparaît, elles s'y donnent tout entières et obtiennent généralement des résultats satisfaisants. Si nous n'avions pas cette terrible guerre, qui a fait mieux connaître au monde entier le vrai caractère de la Française, qui se doit à elle-même de continuer son œuvre de travail en remplaçant les absents, j'aurais voulu souhaiter pour elle plus de bien-être et plus de tranquillité, moins de travaux manuels ; j'aurais voulu que ce soit le salaire des hommes qui soit augmenté, avec la garantie que ce soient leurs femmes qui en profitent et qu'elles ne soient que les travailleuses du home, mettant leur intelligence et leur goût à embellir leur foyer et à bien élever leurs enfants. Ce rôle serait encore assez important pour en devenir le principal ; mais, en face de la réalité terrible, réjouissons-nous donc d'être des vaillantes, des fortes et de combattre utilement, à notre manière, pour notre beau pays de France.

Un hôpital tenu par des femmes

Dans les rues étroites de Troyes file une automobile marquée de la croix rouge ; ce qui semble extraordinaire, c'est d'apercevoir sur le siège, tenant le volant d'une main sûre, une jeune femme toute mince malgré son gros manteau. Suivez-la ; vous arriverez à l'hôpital : petite maison à l'aspect de cottage perdu dans la verdure. C'est l'un des établissements des Dames d'Écosse, et ce qui le distingue, c'est que tous les services : direction, économat, garderie, infirmerie, pharmacie, sont assurés par des femmes. Ce sont des femmes, nous l'avons vu, qui vont chercher en auto les malades et les blessés ; ce sont les femmes qui les soignent et les guérissent.

Il paraît qu'il y a dans ce personnel, comptant environ 60 sujets, à côté de féministes très sérieuses, quelques suffragettes, naguère enclines peut-être à jeter des cailloux dans les devantures de Londres.

La province a aussi ses expositions de trophées



Les Parisiens n'ont pas vu tous les canons pris aux Allemands lors des récentes affaires de Champagne. En voilà d'autres, qui sont exposés actuellement à Troyes. Parmi eux figurent vingt canons de 77, que l'on aperçoit massés au second plan, et quelques mortiers, dont deux spécimens, un 250 et un 170, occupent la droite du document.

TRIBUNAUX

Un bersaglier devant le conseil de guerre

Au début de la guerre, un Napolitain, Jean Montella, s'était engagé dans la légion garibaldienne. Lorsque l'Italie se rangea aux côtés des Alliés, Montella s'engagea au 12^e bersaglieri, à Milan. Il tomba malade et fut réformé. Aussitôt rétabli, le Napolitain revint en France pour contracter un engagement dans l'aviation. Dans son désir de combattre les Austro-Allemands, Jean Montella oublia de quitter son brillant uniforme qu'il promena sur nos boulevards et au bois de Boulogne.

Arrêté pour port illégal d'uniforme, Jean Montella, après seize jours de prévention, comparaissait, hier, devant le premier conseil de guerre, qui l'a condamné à quinze jours de prison.

Nouvelles brèves

Aux Halles centrales. — Le plus grand calme a régné hier matin au marché aux fromages, aux Halles centrales de Paris. Une légère baisse s'est produite dès le début du marché.

Le prix du beurre a également diminué depuis hier, et il est à prévoir que ce mouvement de baisse continuera les jours suivants.

Erasé par un tramway. — M. Paul Crouzet, soixantequinze ans, 75, avenue de Villiers, à Paris, a été renversé par un tramway, boulevard Malesherbes, et est mort tandis qu'on le transportait à Beaujon.

Tombé d'un toit. — Un ouvrier couvreur, François Delisse, cinquante-cinq ans, 86, boulevard de l'Hôpital, à Paris, est tombé d'un toit de la Bibliothèque nationale. Il a succombé à l'hôpital de la Charité.

Un désespéré. — Un retraité du Chemin de fer du Nord, Claude Chardon, 27 bis, avenue de la Gare, à Saint-Ouen, s'est donné la mort, hier, en se coupant la carotide avec un rasoir.

Tentative de meurtre. — A Fontenay-sous-Bois, Louise Fauvel, dix-huit ans, 56, avenue de la République, a été grièvement blessée d'un coup de couteau. Le meurtrier, Gabriel Mousseron, est recherché.

Remise d'une croix de guerre. — LE HAVRE. — En présence de Mme Carton de Wiart, femme du ministre de la Justice de Belgique, le contre-amiral Biard, gouverneur de la place, entouré de nombreuses notabilités, a remis la croix de guerre au caporal Blion, du 3^e zouaves.

Les sous-marins anglais dans la Baltique

COPENHAGUE. — Suivant un télégramme de Gedser, un navire allemand a été aperçu en train de couler à l'endroit même où le vapeur *Luléa*, de Lubeck, a été torpillé par un sous-marin anglais.

On déduit qu'un autre bateau allemand, qui transportait des métaux de Suède en Allemagne, a été coulé par le même sous-marin.

Pour la liberté de la presse

Cinq journaux parisiens, en moins de quinze jours, viennent d'être saisis et suspendus par ordre du gouvernement.

Le motif principal de ces saisies et suspensions réside dans le fait d'avoir publié des informations ou documents qui paraissaient librement à la même heure à Paris dans les journaux étrangers.

Le comité du Syndicat de la Presse parisienne s'est ému de ces faits qui aggravent encore la situation faite à la presse française par les illégalités antérieures de la censure.

Le comité ne saurait admettre que la publication d'actes concernant la guerre soit refusée à certains journaux sur le territoire national au moment où elle est accordée à d'autres.

La loi doit être égale pour tous, et cette loi doit être celle de la liberté.

Le comité se fait l'interprète de la presse française tout entière en demandant que les droits dont jouissent en France nos confrères étrangers ne soient pas arbitrairement enlevés aux journalistes de France.

S'il est naturel et légitime que les journaux de puissances neutres ou alliées puissent paraître et circuler librement en France, il ne serait pas acceptable qu'un monopole de nouvelles fût créé en France par le gouvernement français au détriment de la presse française.

Il y a là non seulement des intérêts matériels, mais aussi, et surtout, un patrimoine d'influences morales et nationales dont la presse française ne pourrait se laisser déposséder sans humiliation ni déchéance.

Le comité du Syndicat de la Presse parisienne se déclare, en conséquence, unanime pour renouveler ses protestations réitérées contre l'exercice abusif et injuste d'une censure gouvernementale qui tend à fausser les directions normales de l'opinion en France et qui s'accentue chaque jour par des violations nouvelles de la loi.

La presse française a conscience d'avoir constamment pris, depuis la guerre, la défense des intérêts nationaux les plus sacrés. Elle n'a pas mérité l'injure quotidienne qui lui est faite, et elle manifeste sa résolution de ne pas subir plus longtemps la violence à elle imposée par ceux qui abritent l'arbitraire de quelques-uns derrière l'autorité du pouvoir.

Ont signé cette protestation : MM. Jean Dupuy, E. de Nalèche, Georges Berthoulat, Arthur Meyer, Henry Béranger, Adolphe Brisson, Ernest Judet, Stéphen Pichon, Georges Prestat, Jules Roche, Henry Simond.

BLOC-NOTES

MARIAGES

— Avant-hier a été célébré dans l'intimité, à la mairie du dix-septième arrondissement, le mariage de Mlle Marie Galtier, secrétaire générale de la *Vie Féminine*, inspectrice des services administratifs du ministère de l'Intérieur, avec M. Victor Paridon, sergent fourrier au 1^{er} chasseurs alpins.

Les témoins étaient : pour la mariée : Mlle Valentine Thomson, directrice de la *Vie Féminine*, et M. F. Decori, secrétaire général de la présidence de la République; pour le marié : MM. Léon Bernard et de Langeron.

Mme Poincaré avait tenu à apporter à la jeune mariée la preuve de sa grande sympathie en assistant à la cérémonie.

NAISSANCES

— Mme Pierre de Laplace, née de Flagnac, a mis au monde, à Paris, un fils qui a reçu le prénom d'Hubert.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Claude Charton, officier de la Légion d'honneur, conseiller général du canton de Beaune, décédé âgé de soixante-trois ans;

De M. André Dubrujeaud, fils de M. Léon Dubrujeaud, ancien président de la chambre de commerce;

De M. Paul Tillier, président de la Société des Amis des Arts, ancien président du Cercle artistique et littéraire, décédé à Paris, à quatre-vingt-deux ans;

Du peintre miniaturiste Charles de Pape, décédé à Brampton (Angleterre);

De Mme Emilie Delmas, en religion sœur Joseph, des Sœurs de la Charité de Nevers, supérieure de la fondation Champion-Mazille, à Viames;

De M. Florent Bontillier du Retail, ancien magistrat, décédé à soixante-quatorze ans, à la Chambue (Vienne);

De M. H. Carré, ancien propriétaire de l'hôtel Wagram, décédé à Zurich;

De Mme veuve Henri Bachruch, décédée âgée de soixante-quatre ans;

De M. Adolphe Schwenk, décédé à soixante-sept ans;

De M. de Calonne, membre de la plupart des sociétés savantes du Nord, décédé à soixante-douze ans, en son château de Romont (Pas-de-Calais).

LA CURIOSITÉ

VENTE D'AUJOURD'HUI : HOTEL DROUOT

Salle 11 : Après décès H... Beaux meubles, bronzes, tableaux, piano Pleyel, bureau américain, livres, bijoux, tapis, tentures, etc. M. Hémard, commissaire-priseur.

Morts au champ d'honneur

Les colonels : René Bluzet, commandant de la ...^e brigade, tué d'une balle au cœur, à l'âge de quarante-trois ans ; officier de la Légion d'honneur et cité à l'ordre de l'Armée, fils de M. Alexandre Bluzet, préfet honoraire ; Edouard Bourdon, commandant une brigade d'infanterie, tombé âgé de cinquante-six ans.

Les lieutenants : René Monier, de l'infanterie coloniale, fils du préfet du tribunal de la Seine, tombé le 28 septembre frappé d'une balle au front, âgé de vingt-sept ans ; il était administrateur des colonies, sous-chef du cabinet du gouverneur général de l'Indochine.

THÉATRES

LA REVUE « A LA FRANÇAISE »

même l'hommage à la satire

Paris a écouté, pour la première fois hier, une revue qui a la forte originalité de n'être pas de Rip. La guerre ne nous a pas apporté tout le nouveau que nous souhaitions, mais nous voyons qu'enfin il y a quelque chose de changé. Les auteurs savent quelle est la recette actuelle d'une bonne revue : des poilus, encore des poilus, compère, comèbre, femmes et girls, quelques épices de danses comme d'habitude et que le tout soit fortement assaisonné de mots.

Si classique que soit la recette pour le quart d'heure, MM. Lucien Boyer et Dominique Bonnau ont tenu à la corser de quelques hardies. Nous avons vu deux commères mobilisées, au lieu d'une seule résignée à un rôle fixe. On a multiplié le rôle des mots, l'importance de la tirade et de l'a peu près, et voilà bien, je pense, pourquoi cette revue mérite et justifie son titre *A la Française*. C'est divers, et cela ne prétend à rien qu'au naturel, car c'est naturellement que nous sommes légers, spirituels, ironiques et sincères, enclins à l'hommage comme à la critique, lyriques et frondeurs, même lorsque la menace nous environne et que la dame à la fauve frappe les meilleures d'entre nous.

Donc, c'est une revue réellement à la française, mais quelle est celle qui ne l'est point ? Et cela vous invite à n'être pas trop prompts dans votre jugement. Ne prenez pas ceci trop à la légère : il y a dans cette ironie une nuance de respect. Et, par contre, ne prenez pas ceci trop au sérieux : il y a une pointe de malice dissimulée dans cet envoi de fleurs.

Les intentions satiriques sont, au surplus, à peine marquées. C'est au public qu'il appartient de les aller chercher dans tous les coins où l'esprit des auteurs les a discrètement nichées.

Des interprètes actifs ont orienté de la façon la plus habile les recherches, les impressions, les rires et les bravos du public. Mlle Jeanne Pierly fut convaincue en chacun de ses rôles. Polin fut un grand artiste, admirablement lui-même dans son type de poète et digne des comédies de Molière dans son « bougnat » gentilhomme. Le Gallo fut excellent. Ferréal a réalisé le plus correct et le plus élégant compère, ayant pour partenaires, d'abord Mlle Suzy Depsy, au gracieux entraînement, puis Mlle Marguerite Templey, également mobile. Mme Marfa Dhervilly fut une concierge comme il s'en trouve dans un rôle de la plus comique vérité. Mlle Léonora and Royal Boys ont donné un numéro de danse sensationnel, et je suis au regret de donner en bloc aux autres interprètes tous les compliments qu'ils méritent. — P. B.

Réouverture. — Le Théâtre Déjazet fera sa réouverture samedi prochain 10 octobre, à 8 h. 1/4, avec les *Fiancés de Rosalie*, pièce nouvelle en trois actes, de MM. A. Mouézy-Eon et Ch. Daveillans. La répétition générale aura lieu le même jour, à 2 heures. MM. les critiques, comédiens et ayant droit trouveront, au contraire, leurs places habituelles.

A l'Opéra-Comique. — Demain Jeudi, matinée à 1 h. 1/2, *Mignon* (Mlle Edmée Favart, Tissier, MM. de Creus, Jean Périer); *Cavalleria rusticana* (Mlle Mad. Matheu, Vauris); *la Marseillaise*, par Mlle Barthélémy et les chœurs.

Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Paiasse* (Mlle Mad. Matheu, MM. Fontaine, Albers); *Lakmé* (Mlle Berthe César, MM. de Creus, Allard, Vauris); *la Marseillaise* (Mlle Brumley). Soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Vallin-Pardo, MM. Paillard, Jean Périer); *la Marseillaise* (Mlle Brumley).

Jeudi 21 octobre, représentation italienne, *la Tosca*, avec Mlle Marthe Chenal, MM. Fontaine, Jean Périer, Belhomme); *la Traviata* (2^e acte) (Mlle Berthe César, MM. Paillard, Ghasse); *Paiasse* (1^{er} acte) (Mlle Brumley, MM. Fontaine, Albers).

MERCREDI 13 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 20 heures, *le Passant, le Gendre de M. Poirier*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odeon. — A 19 h. 30, *Esther*, la première de *la Marseillaise*.

Amphithéâtre. — A 20 heures, mardi, jeudi, sam., dim. (dim. mat. et soir.), *le Maître de forges*.

Théâtre Antoine. — A 20 h. 30, la nouvelle revue de Rip.

Châtelet. — A 14 heures, jeudi et dim. A 19 h. 45, sam. et dim., *le Tour du monde en 80 jours*.

Cluny. — A 20 h. 30, *Bébés*.

Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *la Princesse Volupta* (sketch).

Apportez votre or (revue).

Folies-Bergère. — A 20 h. 45, la revue.

Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, *la Marraine de Charley*.

Gymnase. — A 20 h. 15, *A la Française*.

Théâtre Michel (Gut. 63-30). — A 8 h. 20, *l'Attente*; 8 h. 40, *Leoni est en avance*, de Feydeau; 9 h. 45, *Plus ça change...*, de Rip.

Porte-Saint-Martin. — A 20 heures, mardi, jeudi, sam., dim. (dim. mat. et soir.), *la Flambée*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15 jeudi et dim., *l'Aiglon*. A 20 h., samEDI et dim., *la Dame aux Camélias*.

Palais-Royal. — A 20 h. 30, *la Cagnotte* (Vibert et Lamy).

Renaissance. — A 20 h. 30, *Fred, Séance de nuit*.

Trianon-Lyrique. — A 20 h., *Galathée, les Noces de Jeannette*.

Vaudeville. — *La Belle Aventure*.

GAUMONT-PALACE. — A 8 h. 1/4, *l'Empreinte de G* la patrie, la Défense de nos côtes. Loc. 4, rue Forst.

Tél. Marc. 16-73.

Mariigny-Cinéma. — T. 1, journ., mat., à 2 h. 30, soir, à 8 h. 30.

Désillusion de Pierrot (Napierkowska), M. Poincaré en Alsace, El Aida.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 2 à 11 h., spect. perm. Actualités prises sur le front.

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — *Remords* (Dermoz).

H. Roussel, Bosc. Napierkowska. Actualités complètes.

Tivoli-Cinéma. — 2 h. 30 à 8 h. 30, vues prises sur le front.

« Excelsior » rétribue selon la place qu'elles occupent toutes les photographies d'actualité et d'ordre divers qui lui sont envoyées immédiatement et sans aucun retard.

La Bourse de Paris

DU 12 OCTOBRE 1915

La séance d'aujourd'hui a ressemblé en tous points aux précédentes, c'est-à-dire que l'animation fait toujours défaut et que les différences de cours sont insignifiantes.

Sur nos rentes, on note toujours le 3 0/0 66,50, le 3 1/2 0/0

EXCELSIOR

91,25. Parmi les fonds étrangers, le 3 0/0 Russie 1891 vaut 59,75, le 1906 88 fr. L'Extrême s'inscrit à 86,40 au comptant et 86,45 à terme.

Du côté des Etablissements de crédit, la Banque de France consolide sa récente avance à 4,260. Le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris ont valu à terme 930 et 817 respectivement.

Très peu d'affaires en Chemins français, qui se retrouvent : le P.-L.-M. à 1,015, le Nord à 1,210 et l'Est à 760.

Par ailleurs, le Rio est tout à fait calme à 1,490.

En Banque, les valeurs Russes n'ont été que peu traitées. De Beers inchangée à 282.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,37; Suisse, 110; Amsterdam, 288; Pérougrad, 198; New-York, 586; Italie, 91 1/2; Barcelone, 551.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adj. Et. M^e Thion de la Chaume, not., 17 nov. 1915, 2 h. pr.

MINES DE PLOMB ARGENTIFERE ET DE CUIVRE

du Kef Oum-Theboul. Mise à prix (pouv. être baissée) : 200.000 fr. S'adresser à M. Alex. Gaut, administrateur de Sociétés, 16, rue de l'Arcade, et audit notaire.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 5 et 11 Octobre 1915

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Communale 2,60 % 1899 ..	321.841	150.000 fr.
Communale 2,60 % 1879 ..	723.032	100.000 —
Communale 3 % 1880.....	574.239	100.000 —
Communale 3 % 1891.....	636.430	100.000 —
Foncière 3 % 1909	695.987	100.000 —
Foncière 3 % 1903.....	239.640	100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN

OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 6,054 obligations dont 3 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque trimestre

Prix: France 1 fr. — Etranger : 2 fr. par an.

Reins, Vessie, Foie, Estomac, Articulations

Lithinés du Dr Gustin

12 paquets font 12 litres d'eau minérale pour Un franc

Arthritisme, Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Coliques néphréliques et hépatiques, Albuminurie, Diabète, etc.

LES PETITES ANNONCES

d'EXCELSIOR.

paraissent chaque Mercredi

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Jeune homme, 26 a., licencié en dr., non mobilisé, dem. secrétariat ou empl. simil. Ec. Duramé, 13, r. du Sommerard.

Menage réfugié Aisne, ayant été prisonnier Allemagne, désire M pl. gardiens propriété envir. Paris. Dem. logem. et chauffage seulement. Mari ancien gardien paix, dame cuisinière. (S'adr. Chauvin, 8, r. de Drancy, Aulnay-sous-Bois (S.-et-O.).

Théâtre Antoine. — A 20 h. 30, la nouvelle revue de Rip.

Châtelet. — A 14 heures, jeudi et dim. A 19 h. 45, sam. et dim., *le Tour du monde en 80 jours*.

Cluny. — A 20 h. 30, *Bébés*.

Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *la Princesse Volupta* (sketch).

Apportez votre or (revue).

Folies-Bergère. — A 20 h. 45, la revue.

Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, *la Marraine de Charley*.

Gymnase. — A 20 h. 15, *A la Française*.

Théâtre Michel (Gut. 63-30). — A 8 h. 20, *l'Attente*; 8 h. 40, *Leoni est en avance*, de Feydeau; 9 h. 45, *Plus ça change...*, de Rip.

Porte-Saint-Martin. — A 20 heures, mardi, jeudi, sam., dim. (dim. mat. et soir.), *la Flambée*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15 jeudi et dim., *l'Aiglon*. A 20 h., samEDI et dim., *la Dame aux Camélias*.

Palais-Royal. — A 20 h. 30, *la Cagnotte* (Vibert et Lamy).

Renaissance. — A 20 h. 30, *Fred, Séance de nuit*.

Trianon-Lyrique. — A 20 h., *Galathée, les Noces de Jeannette*.

Vaudeville. — *La Belle Aventure*.

GAUMONT-PALACE. — A 8 h. 1/4, *l'Empreinte de G* la patrie, la Défense de nos côtes. Loc. 4, rue Forst.

Tél. Marc. 16-73.

Mariigny-Cinéma. — T. 1, journ., mat., à 2 h. 30, soir, à 8 h. 30.

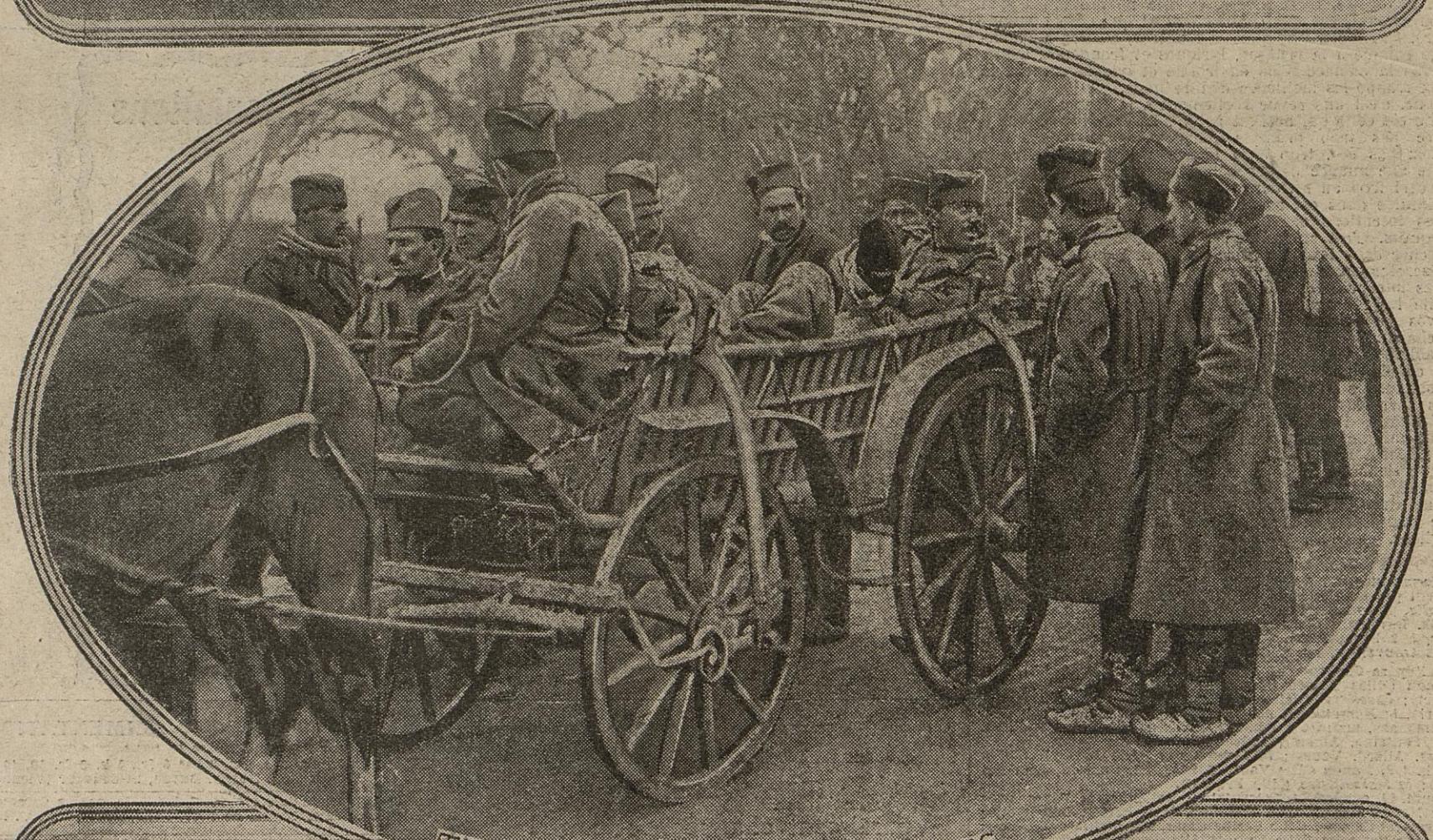
Désillusion de Pierrot (Napierkowska), M. Poincaré en Alsace, El Aida.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 2 à 11 h., spect. perm. Actualités prises sur le front.

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — *Remords* (Dermoz).

Après l'héroïque résistance de Belgrade

LES BORDS DU DANUBE À BELGRADE



TRANSPORT DE BLESSÉS SERBES



VUE GÉNÉRALE DE BELGRADE

Les Serbes ont renoncé à défendre leur capitale et se sont retirés sur les positions les plus proches, afin d'éviter que l'ennemi continue à bombarder la ville avec des pièces de gros calibre. L'occupation de Belgrade par les Austro-Allemands n'a donné à ceux-ci aucune supériorité au point de vue militaire. Le peuple serbe entier, les femmes, les vieillards, se lève pour la guerre.

L'épreuve de quatorze mois et la menace d'hier ont fait ce pays plus grand par l'âme, plus fort par le bras.